

## sommaire du mensuel n° 189, octobre 2025

■ Édito	4
■ Séminaire École	
J. Lacan, <i>D'un discours qui ne serait pas du semblant</i>	
Séance du 16 juin 1971	
Armando Cote, La dénonciation marxiste et la révélation freudienne	7
Marie-José Latour, Sans qu'on puisse savoir...	15
■ Fragment	
Le choix d'Agustina Cedolini	25
■ Journées nationales	
« L'aventure psychanalytique et sa logique »	
Paris, 29 et 30 novembre 2025	
Christine Eguillon et Christilla Holtzmann, <i>L'Aventure</i> de Giorgio Agamben	28
Corinne Philippe, L'influence de Ludwig Börne sur Freud	30
■ Séminaire École	
Les Cercles cliniques	
« Comment débute une psychanalyse ? »	
L'acte à l'entrée de l'analyse	
Tatiana Pellion, L'acte à l'entrée de l'analyse	33
Jean-François Zamora, L'art de l'offre	40
■ IV <sup>e</sup> Convention européenne de l'Internationale des Forums	
Venise, 12-14 juillet 2025	
Journée de l'École, « La passe : expérience et témoignages »	
<i>Réplique 5</i> , Pedro Pablo Arévalo, Témoignages et témoignages	48
<i>Réplique 6</i> , Antonia Maria Cabrera, Sur le dire de la passe	52
<i>Réplique 7</i> , Martine Menès, « La vérité du témoignage repose dans l'incomplétude de la vérité »	54
Journées de l'IF, « Le symptôme dans la psychanalyse »	
Préambule, Josep Monseny Bonifasi, Déchiffrer à travers l'interprétation	55

■ <b>Éthique et corps en psychanalyse</b>	
Vincent Zumstein, La marque du dis-corps sur le sujet et le corps parlant	59
Muriel Mosconi, L'éthique sexuelle. Fragments	67
■ <b>L'accueil psychanalytique – ACAP-CL</b>	
Adrien Klajnman, Accueillir, recueillir, intervenir	85
Abdel Mabrouki, L'accueil psychanalytique : quelle logique ?	89
■ <b>Brève</b>	
Nicolas Bendrihen, Traversée du couple À propos de <i>L'Amour, le Sexe, la Psychanalyse,</i> <i>Variations sur le couple et le lien social</i> de Sidi Askofaré	96
■ <b>Marginalia</b>	
Marie-José Latour, La geste de la parole	99

Directrice de la publication

**Claire Parada**

Responsable de la rédaction

**Kristèle Nonnet-Pavois**

Comité éditorial

**Karine Benaben**

**Nicolas Bendrihen**

**Laurent Combres**

**Aurélie Douirin**

**Stéphanie Le Blan Subtil**

**Hélène Lefèvre**

**Anne Migliorini**

**Gilles Olombel**

**Patricia Robert**

**Élodie Valette**

**Jérôme Vammalle**

**Jocelyne Vauthier**

Maquette

**Jérôme Laffay et Céline Delatouche**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**

## Édito

Avec le *Mensuel* de ce mois-ci, dans lequel on se plongerait volontiers bien confortablement installé dans son fauteuil, nous parcourrons plusieurs champs de la psychanalyse, dans la perspective de leurs prolongements. Il y aura les champs de l'écrit et de la lecture avec les contributions d'Armando Cote, Marie-José Latour et Corinne Philippe, non sans les associer au 4<sup>e</sup> Salon des Éditions nouvelles du Champ lacanien. Il y aura le champ du début, du dedans et de la fin d'une cure (accueil, acte, transfert, passe), avec les contributions de Jean-François Zamora, Tatiana Pellion, Christine Eguillon, Pedro Pablo Arévalo, Antonia Maria Cabrera, Martine Menès, qui s'annoncent donc, déjà, comme préambules à la thématique des prochaines journées nationales de l'EPFCL, « L'aventure psychanalytique et sa logique ». Et à celles-ci, s'y relie aussi celui de l'originalité des ACAP-CL, avec les contributions d'Adrien Klajnman et Abdel Mabrouki. Enfin, un autre champ autour du corps, du sexuel et de l'amour, avec les contributions de Vincent Zumstein, Muriel Mosconi et Nicolas Bendrihen, avec lequel nous aurons là aussi des prémices au thème des collèges cliniques de cette année, « La demande et l'amour ».

La perspective de ces prolongements accompagne la transmission de chacun de ces textes *via* ce *Mensuel*, au-delà de cet instant où, pour certains, ils furent prononcés. Tel ce carnet de liaison que l'institution scolaire fait se promener dans les cartables des élèves (ou sur l'espace numérique de travail). Bien sûr, nous ne sommes plus tout à fait les mêmes. Ici la liaison est dans la lignée de Lacan qui indiquait aux analystes de rendre compte de leur acte. On s'explique, on débat, on se reprend, on précise. Le confort du fauteuil se perd un peu, dès lors.

Pourtant, il se choisit avec soin, celui-ci. Une bonne assise, un dos bien maintenu, pour lutter contre ce mal du siècle, comme l'on dit ; sorte de névrose universelle. Et du style, aussi. Mais voilà que s'y glisse donc,

voire a à s’y glisser même, un petit peu d’inconfort, tel un nécessaire clou venant nous chatouiller.

Cela compte, un clou. Artaud écrivait : « Si j’enfonce un mot violent comme un clou, je veux qu’il suppure dans la phrase comme une ecchymose à cent trous. On ne reproche pas à un écrivain un mot obscène parce qu’obs-cène, on le lui reproche s’il est gratuit, je veux dire plat et sans gris-gris. »

Voici les clous de ce mois-ci.

Laurent Combres

## SÉMINAIRE ÉCOLE

---

J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*

Séance du 16 juin 1971

## Armando Cote

### La dénonciation marxiste et la révélation freudienne \*

Tout d'abord, je voudrais remercier les responsables de l'organisation de ces soirées, en particulier les membres du comité d'orientation et du conseil de direction, pour leur invitation. Je mesure la responsabilité – mais aussi la chance – que représente le fait de pouvoir travailler dans une école où l'on peut entendre des styles si variés et des lectures si diverses, qui nous ouvrent à de nouvelles perspectives sans nous enfermer dans une lecture unique. J'ai écouté et lu tous mes collègues qui m'ont précédé. C'est maintenant à notre tour avec Marie-José Latour de travailler sur la première partie de la séance X.

Nos prédécesseurs ont déjà souligné que, dans ce séminaire XVIII, Lacan tente de clarifier des concepts qui prendront une forme plus définie au fil des années. Les développements autour de l'écrit et les premières tentatives de formalisation logique du rapport entre les sexes mèneront plus tard à ce que l'on appelle « les formules de la sexuation ». Toutefois, ces travaux préliminaires contiennent déjà des indications cruciales. C'est un séminaire de transition et d'élaboration. Lacan lui-même déclare à la fin de son séminaire : « Je regrette que, cette année, les choses aient été ainsi forcément tronquées » (p. 177).

J'ai eu la chance de préparer cette soirée avec Marie-José. Ce fut, à chaque fois, un travail fluide et agréable, et elle a su repérer des points qui m'avaient échappé, dont elle vous fera part. Jorge Luis Borges, le poète argentin, disait que lire, c'est relire <sup>1</sup>. Je pense qu'avec Lacan, nous n'avons

\*↑ Commentaire de la première partie de la leçon X du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 163-169), à Paris, le 15 mai 2025. Les numéros de page des citations du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* seront indiqués entre parenthèses.

1.↑ « Ce qui importe ce n'est pas lire mais relire », J. L. Borges, *Le Livre de sable*, trad. F.-M. Rosset, Paris, Folio, Gallimard, p. 103.

pas vraiment le choix : à chaque relecture, quelque chose de nouveau surgit, ce qui produit une sorte de bonheur. Lire Lacan, c'est une des formes du bonheur intellectuel, malgré son extrême complexité et sa difficulté, parce qu'il y a de l'inédit <sup>2</sup>, c'est-à-dire une parole qui n'a pas été encore publiée, et donc qu'à chaque fois on tente d'écrire.

Lacan ouvre ce dernier chapitre avec un objectif qu'il annonce d'emblée. Il dit : « Je vais essayer aujourd'hui de fixer le sens » (p. 163). En effet, il y a une difficulté manifeste, un flottement, une ambiguïté persistante quant à ce que le discours analytique apporte de radicalement nouveau par rapport aux autres discours. Lacan joue ici avec la fonction de la fiction : celle qui donne du sens, qui cherche à fixer ce sens – tout en ignorant le non-rapport entre les sexes. Dans la pensée de Lacan, *fixion* <sup>3</sup> et semblant sont deux concepts distincts qui jouent un rôle fondamental dans sa théorie du langage et du réel.

Le semblant est une notion centrale qui désigne ce qui tient lieu de réalité sans en être véritablement. Il ne s'agit pas d'une simple illusion, mais d'une construction symbolique qui permet de structurer le discours et la subjectivité. Lacan affirme que l'analyste doit « faire semblant d'objet *a* », ce qui signifie qu'il occupe une place permettant à l'analysant d'affronter son propre désir. Le semblant vient insister sur la béance, le hiatus qui existe entre la vérité et le mensonge. Lacan ouvre le séminaire XVIII en posant que « le signifiant est identique au statut comme tel du semblant » (p. 15), ce qui revient à dire que la vérité parle à travers le semblant.

La *fixion*, quant à elle, est un terme que Lacan forge en jouant sur le mot « fiction ». Il l'utilise pour désigner une écriture qui ne relève pas simplement de l'imaginaire, mais qui produit un effet de réel. La *fixion* est une manière de rendre compte du réel qui échappe au symbolique et à l'imaginaire, en créant une articulation qui permet de le saisir.

En résumé, le semblant est une construction symbolique qui structure le discours et la subjectivité, tandis que la *fixion* est une écriture qui tente de capter le réel au-delà du langage. Ces deux concepts sont essentiels pour comprendre la manière dont Lacan pense la relation entre le sujet et le réel.

2. ↑ « C'est à suivre ce fil que nous donnons sens à ce qui s'articule dans le langage, dans ce que j'appellerai cette *parole inédite* car inédite elle le fut jusqu'à une certaine époque, elle, bel et bien historique et à notre portée, cette *parole inédite* qui se présente comme devant toujours pour une part le rester, puisqu'il n'y a pas d'autre définition à donner de l'inconscient » (p. 169).

3. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 483.

Dans cette première partie du chapitre que nous commentons avec Marie-José, je souhaiterais attirer l'attention sur une précision importante que Lacan apporte concernant la distinction entre la « dénonciation marxiste » (p. 165) et la « révélation » freudienne (p. 166).

Lacan rappelle alors que, l'année précédente, dans le séminaire XVII ainsi que dans *Radiophonie*, il avait tenté d'articuler quatre discours dits « typiques ». Il les a fragmentés, « brisés en quatre », précisant que deux d'entre eux laissent une béance, une ouverture : le discours de l'hystérique et le discours analytique. Ces deux discours sont ordonnés selon une logique particulière, celle qui s'accroche à une « béance fondamentale » – béance qui s'enroule autour du vide du discours du névrosé.

Ce point constitue le noyau du mythe forgé par Freud, mythe qui est une tentative de *fixion* de la part de Freud, celui de *Totem et tabou*, que Elisabete Thamer et Vanessa Brassier ont développé de manière rigoureuse et limpide lors de notre dernière séance du séminaire École <sup>4</sup>. Contrairement au mythe d'Œdipe – qui est un mythe dicté par le névrosé –, *Totem et tabou* est un mythe écrit, forgé, donc dans une tentative de le fixer, par Freud lui-même. Forgé à partir du refus de l'hystérique de la castration (p. 176). En réalité, l'Œdipe freudien s'inscrit dans la logique de *Totem et tabou*, où se situe l'invention du père primordial : celui qui jouit de toutes les femmes.

Cette ouverture survient lorsqu'on aborde la question du rapport sexuel. L'obsessionnel révèle, par sa position, l'impossibilité de formuler le rapport sexuel dans le langage. Il se dérobe à l'existence face à ce Père mythique – celui de *Totem et tabou* – auquel il tente malgré tout de se soumettre. C'est à partir de cette figure que se construit une forme d'édification religieuse irréductible, à laquelle Freud lie son élaboration de *Totem et tabou*, notamment à travers sa seconde topique et l'introduction de l'instance du surmoi.

Lacan clôt le séminaire XVIII en interrogeant précisément l'essence du surmoi. Il affirme que son ordonnance ne provient pas seulement d'un Père mythologique abstrait, mais bien d'un Père originel, porteur d'un appel à la jouissance pure. Que dit ce Père, au déclin de l'Œdipe ? Lacan répond : il dit ce que dit le surmoi. Et ce que dit le surmoi, c'est : « Jouis ! » (p. 178). La jouissance et le surmoi vont ensemble. La définition structurale du surmoi la plus appropriée est celle que donne Lacan dans *Télévision* : « La gourmandise dont il [Freud] dénote le surmoi est structurelle, non pas effet de la civilisation, mais malaise (symptôme) dans la civilisation <sup>5</sup>. » La

4. ↑ Leurs textes sont publiés dans *Mensuel*, n° 188, Paris, EPFCL, juin 2025, p. 7-23.

5. ↑ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 18.

dénonciation marxiste dont parle Lacan est la dénonciation de ce surmoi gourmand qui est de structure.

Cet impératif est au cœur du cinquième discours qu'évoque Lacan à la page 165 : le discours capitaliste. Je n'entre pas ici dans le débat de savoir si le discours capitaliste est véritablement un cinquième discours ou non. Lacan évoque ici des élaborations antérieures qu'il avait faites dans son séminaire XVI, *D'un Autre à l'autre*, où il dit que l'invention du terme de plus-value de Marx partage une structure homologue, un substrat commun avec le plus-de-jouir. Le substrat commun est la valeur. Chez Marx c'est la valeur du travail supplémentaire non comptabilisé dans le salaire du prolétaire qui est la plus-value, et pour la psychanalyse c'est la valeur de jouissance perdue qui est condensée dans l'objet petit *a*.

Lacan rappelle que toute logique s'appuie sur une écriture. L'œuvre de Freud, en tant qu'œuvre écrite, ne livre pas une vérité immédiatement accessible, mais met en jeu une vérité voilée : celle selon laquelle *il n'y a pas de rapport sexuel* qui se soutienne autrement que par une composition entre jouissance et semblant. C'est précisément ce que Freud désigne par le concept de castration. Lacan insiste sur ce point en soulignant que Marx, bien avant Freud, avait déjà mis en lumière le lien complexe entre vérité et semblant.

Marx est omniprésent tout au long du séminaire XVIII<sup>6</sup>, il faut dire que ce n'est pas simplement une question de contexte, mais une nécessité de séparer ce fameux freudo-marxisme<sup>7</sup> qui existait à l'époque. Rappelons que beaucoup de ses élèves étaient engagés dans la politique. Pour Lacan, la révolution marxiste n'a rien à voir avec Freud<sup>8</sup>. Le seul point commun est le symptôme. D'un côté il y a Marx qui a assuré au capitalisme une assez longue survie et de l'autre côté il y a Freud qui a mis en question la

6. ↑ Voir les leçons des 20 janvier 1971, 10 février 1971, 9 juin et 16 juin 1971.

7. ↑ La psychanalyse explore les mécanismes inconscients qui influencent le comportement humain, tandis que le marxisme se concentre sur les dynamiques socio-économiques et les rapports de classe. Les penseurs freudo-marxistes ont cherché à articuler ces deux approches afin de montrer comment les structures sociales modèlent l'inconscient et comment les conflits psychiques peuvent être enracinés dans les conditions matérielles de l'existence. Parmi les figures majeures de ce courant, Wilhelm Reich, Herbert Marcuse et Erich Fromm ont chacun élaboré des théories sur le lien entre la répression sociale et les dynamiques psychiques. Le freudo-marxisme a connu un certain essor dans les années 1920-1930, avant de connaître un regain d'intérêt autour de Mai 68, notamment en France et en Allemagne.

8. ↑ « S'il y a eu un moment où Freud était révolutionnaire, c'est dans la mesure où il mettait au premier plan une fonction qui est aussi celle – c'est là le seul élément qu'il ait de commun d'ailleurs – qui est aussi cet élément qu'a apporté Marx : c'est à savoir de considérer un certain nombre de faits comme des symptômes », 20 janvier 1971 (p. 24).

connaissance qui existait sur le symptôme. Freud a mis en évidence qu'il y a des *symptômes*, des choses qui font signe, mais à quoi on ne comprend *rien*. C'est la puissance de l'énigme que Marie-José a relevée.

Plus loin dans le séminaire, dans la séance du 9 juin, Lacan dit en parlant de Marx : « L'écriture – donne os à toutes les jouissances qui, par le discours, s'avèrent s'ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui y était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant – à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient – c'est le mot propre – celle qui y est effective mais qui lui demeure étrangère » (p. 149).

Il est important de noter que la révélation que fait Freud reste un savoir individuel, non pas universel. Si l'écriture est un os, le langage serait la chair. C'est autour de l'écriture que la chair de la parole se déploie, c'est pour cette raison que Lacan dit qu'on ne parle jamais « qu'à partir de l'écriture » (p. 92). C'est une thèse très forte au niveau temporel et logique. Quand Lacan parle de la contrainte, de la dramaturgie de la contrainte, il fait allusion à des jouissances qui parodient à partir de ce qui est déjà écrit, donc répétition. Mais comme la jouissance sexuelle n'a pas d'os, c'est l'écriture qui lui donne sa consistance. Freud a écrit les deux mythes que nous avons évoqués plus haut, Œdipe et celui de *Totem et tabou*, parce que le réel était avant qu'il puisse le penser, mais pour pouvoir penser le réel il faut l'écrire, parce que s'il n'est pas écrit il n'y a pas de rapport.

Ce que Freud a reçu de ses patients névrosés n'est pas une vérité, mais une parole énigmatique, marquée par l'évitement ou la crainte de la castration. Cette révélation se manifeste comme une vérité qui affleure sans jamais se donner totalement, rendant l'expérience analytique fondamentalement équivoque. Lacan en donne une illustration frappante en 1974, lorsqu'il répond à une journaliste qui lui demande : « Qu'est-ce qui pousse les gens à se faire psychanalyser ? » Il répond : « La peur. Quand il lui arrive des choses, même des choses qu'il a voulues, qu'il ne comprend pas, l'homme a peur. Il souffre de ne pas comprendre et petit à petit il entre dans un état de panique, c'est la névrose. C'est à partir de cette peur, liée à l'énigme de la jouissance et au manque inhérent au sujet, que s'ouvre le champ de la psychanalyse – non comme un dévoilement total, mais comme un travail sur le semblant et la vérité voilée<sup>9</sup>. »

9. ↑ J. Lacan, « Entretien de Jacques Lacan avec Emilia Granzotto », pour le journal *Panorama* (en italien), à Rome, le 21 novembre 1974.

Révélation freudienne qui dévoile mais qui garde sa valeur énigmatique. Du côté de Marx, la question de la valeur est en lien avec la relation d'objet, la fameuse « valeur d'échange » et la « valeur d'usage » entrent dans la découverte de la plus-value, le fétichisme de la marchandise et de l'argent. Ce fétichisme détermine un rapport entre les hommes, un rapport que Marx appelle « fantastique » des choses entre elles<sup>10</sup>. Chez Freud, le fétichisme est associé à un moment particulier où le fétichiste ignore la castration, faisant du fétiche un substitut. Dans un article sur l'érotisme anal, Freud met en parallèle plusieurs termes qu'il considère comme équivalents, ou homologues, anticipant ainsi les développements de Lacan sur l'objet petit *a*. Il affirme que les excréments, les cadeaux, l'argent, le pénis et l'enfant sont traités au niveau inconscient comme des équivalents<sup>11</sup>.

Les relations qui s'établissent entre l'homme et la femme relèvent d'une construction discursive plutôt que d'une question biologique ou culturelle. Les corps des femmes, pris comme objets, peuvent devenir un moyen d'échange. La femme est considérée comme un bien, un objet d'échange et d'usufruit entre les hommes. Son corps a une valeur d'échange et de jouissance, explique Lacan dans son séminaire *La Logique du fantasme*. L'affaire Pélicot est une illustration extrême de l'usage du corps de l'autre comme d'une propriété. Cependant, les hommes ne sont pas exemptés de cette logique : pendant la guerre, par exemple, les otages et les soldats possèdent une valeur inestimable. Cette question avait déjà été abordée par Lacan dans le séminaire IV<sup>12</sup>. La lecture marxiste que Lacan fait du cas Dora est extrêmement intéressante et toujours d'actualité. Il relève la plainte de Dora, qui avait bien compris que son père la « vendait » à un autre. Mais lorsqu'on regarde de près le cas Dora, on constate que le père possédait trois femmes sans en échanger aucune, ce qui a suscité la révolte de Dora, qui avait été « louée » en échange d'une autre femme : madame K.

Une autre remarque que nous pouvons faire concernant les liens entre Marx et Lacan est que la notion d'aliénation, qui était centrale entre 1964 et 1968, disparaît quasi totalement de ses séminaires et ses écrits. Cela, sans doute, pour décoller Freud de Marx – un collage très en vogue à l'époque – mais aussi parce que l'effacement de la notion d'aliénation est lié à sa théorie de l'incomplétude de l'Autre et à l'invention de l'objet petit *a*. Il s'agit d'une réduction de l'Autre à l'autre, remplaçant l'aliénation et la séparation.

10. ↑ K. Marx, *Le Capital, Critique de l'économie politique, Œuvres*, tome 1, *Économie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 606.

11. ↑ S. Freud, « De la transposition pulsionnelle, en particulier l'érotisme anal » (1915), dans *Œuvres complètes*, vol. XV, Paris, PUF, 1996, p. 57.

12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.

Concernant la question de la plus-value, que Lacan rend homologue au « plus-de-jour » (il est impossible de développer ce point ici), je vous invite à lire le livre *Marx avec Lacan*<sup>13</sup> publié par Luis Izcovich, qui rassemble de nombreux auteurs qui se sont intéressés à cette question. Je retiens l'essentiel pour nous concernant la partie de la séance que nous commentons avec Marie-José ce soir.

Le symptôme est la manière dont chacun tire une satisfaction de son inconscient<sup>14</sup>. Lacan insiste sur le chacun, pour dire que le symptôme social décrit par Marx prend un autre sens avec Freud : c'est un symptôme particulier<sup>15</sup>. De ce point de vue – de Marx avec Freud –, le symptôme vient compléter la troisième face du réel. La première est la répétition, ce qui revient toujours à la même place ; la deuxième est la logique : le réel comme l'impossible à représenter et à universaliser ; et la troisième face du réel est l'empêchement. Le symptôme individuel est celui qui empêche. Lacan fait référence à la grève, comme un mouvement qui va à l'encontre du discours du maître, lequel empêche justement de jouir.

Pour conclure, restons dans les pages qui nous correspondent. Le discours analytique naît de l'énonciation freudienne, mais il engage une subversion de la tradition judéo-chrétienne, autrefois désignée sous le nom de « connaissance ». Cette subversion prend racine dans la notion de symptôme – non pas au sens freudien d'abord, mais tel que Lacan l'attribue à Marx. Le symptôme devient alors ce qui dérange le savoir établi et révèle la vérité d'un sujet divisé, pris dans les filets du langage.

La psychanalyse est un symptôme, révélateur du malaise de la civilisation dans laquelle nous vivons. C'est à partir du discours des névrosés – plus précisément des hystériques et des obsessionnels – que surgit ce « trait de lumière foudroyant » (p. 164) qui traverse de part en part la dimension conditionnée par le langage : la fonction de vérité. Dans le discours analytique, c'est l'objet *a* qui est situé à la place du semblant, parce qu'il semble « nous donner le support de l'être<sup>16</sup> ». L'objet *a* est ce que le sujet a de plus singulier, le support identificatoire le sépare de l'Autre aliénant ; l'acte analytique a dévoilé le semblant et donne à voir ce qui restait inédit dans chaque sujet. La parole inédite est la parole propre à l'association libre dans le sens qu'elle n'a jamais été écrite, précédée, il faut la dire.

13. ↑ Ouvrage collectif sous la direction de C. Gómez Camarena, E. M. Juárez Salazar, D. Pavón-Cuéllar et C. Soto van der Plas, préface de L. Izcovich, *Marx avec Lacan*, Paris, Stilus, 2024.

14. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 18 février 1975.

15. ↑ *Ibid.*

16. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 87.

En suivant le principe de la logique marxiste de la spoliation du savoir aux prolétaires par le discours capitaliste, Lacan place le savoir du côté de l'analysant, c'est le geste freudien majeur, et il démontre en plus que « dans l'analyse, c'est la personne qui vient véritablement formuler une demande d'analyse qui travaille <sup>17</sup> ». Quand Lacan parle du discours analytique comme un refuge contre le malaise, c'est aussi dans ce sens-là. Pour conclure, disons que si l'analyste fait semblant d'objet, « l'inconscient, lui ne fait pas semblant <sup>18</sup> ». Mais pour qu'on puisse attraper quelque chose de son titre, et que Lacan inclut dans le séminaire qui suit, il passe du conditionnel d'un discours qui ne serait pas du semblant à l'adverbe « ou bien... », « ou pire... », les trois petits points étant la seule manière typographique de montrer une place vide, le vide étant la seule façon d'attraper quelque chose avec le langage <sup>19</sup> de ce savoir que l'« on [...] sait, soi <sup>20</sup> » et pas l'autre, et qui n'est ni dans l'Autre, ni dans l'articulation de signifiants. C'est un savoir tout seul et qui fait un, *papludun*.

---

17. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

18. [↑](#) J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 280.

19. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 11.

20. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

## Marie-José Latour

### Sans qu'on puisse savoir... \*

Nous voilà donc à l'avant-dernière séquence de notre séminaire École, consacrée à l'avant-dernière partie de la dernière leçon du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, dix-huitième de la série. Plutôt que de conclure, il nous revient de poursuivre. Ce que feront certainement encore Frédéric Pellion et Bruno Geneste, la prochaine fois !

À ce point où nous avons tendance à nous retourner pour prendre un aperçu sur le chemin parcouru, nous tenons à saluer les travaux de chacun des trente collègues qui nous ont précédés. Je les avais écoutés et j'avais pu entendre les difficultés récurrentes – et donc avoir une idée de celles qui nous attendaient –, les difficultés qu'il y a à soutenir la particularité d'une lecture sans perdre de vue la voie indiquée par Lacan. Cette question de la lecture, du lire, sera celle du prochain salon des Éditions nouvelles du Champ lacanien le 27 septembre prochain.

Ayant relu l'ensemble des interventions au séminaire École parues dans le *Mensuel* et, grâce à la courtoisie de nos collègues, les dernières qui ne sont pas encore publiées <sup>1</sup>, j'ai eu l'heureuse surprise de trouver une certaine fluidité dans le travail toujours rigoureux et très souvent érudit de ces épars désassortis. Je vous invite à faire cette lecture.

#### Le sens d'une route

Nous savons à quel point Lacan a insisté pour nous mettre en garde contre la compréhension, sans rien céder sur la tâche qui nous revient, celle de lire, qui se décline tant sur le plan épistémique que sur le plan analytique.

Il s'agit, ici, de se tenir dans cette marge étroite : rester au plus près des propos de Lacan (qui dans le séminaire ne sont pas, pour la plupart, un

\* ↑ Commentaire de la première partie de la leçon X du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 163-169), à Paris, le 15 mai 2025. Les numéros de page entre parenthèses renvoient à cette édition du séminaire.

1. ↑ Publiées depuis dans le *Mensuel*, n° 188, Paris, EPFCL, juin 2025, p. 7-23.

texte écrit, rappelons-le) et tenter de se frayer un chemin sans perdre de vue l'enjeu de ce séminaire. Tenter de se tenir à l'endroit de ce que Lacan indique dès le presque haïku de son titre.

Qu'il n'y ait pas de discours qui ne soit pas du semblant ne nous rend pas quittes d'avoir à le fonder et à rendre compte de la spécificité du discours analytique. N'est-ce pas « le sens de cette route par laquelle [Lacan nous] a menés cette année » et sur laquelle il nous invite à nous arrêter au début de cette dernière leçon ? Et ce sens, il ne s'agit de rien de moins que de le « fixer » (p. 163). Signifiant sur lequel Armando Cote a attiré mon attention, en le mettant en résonance avec celui de « flotter » et avec la *fixion*, comme vous avez pu l'entendre dans son intervention <sup>2</sup>.

Mais qu'est-ce que le sens d'une route ?

Lors de la deuxième leçon du séminaire, le 20 janvier 1971, Lacan moquait ceux qui avaient cru bon de se demander, à propos de ce qu'il avait dit la semaine précédente, et qui lui était revenu aux oreilles : « Où veut-il en venir ? » (p. 23). Lacan aurait trouvé plus judicieux que l'on s'interroge sur le point « d'où » il partait, voire « d'où il voulait faire partir » son auditoire, avec toute l'équivoque présente dans cette formulation. D'où voulait-il le décaniller, cet auditoire ? Il me semble que cette équivoque court encore ici tout au long de la leçon (p. 166, 168, 169).

Quitter son siège est le point... de départ. Cela m'a rappelé ce proverbe chinois, revu par Michel Audiard, qui fait dire à un de ses personnages : « Un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche. » Le sens de la route suppose de quitter un lieu... pour l'aventure – signifiant qui accueillera nos travaux pour les prochaines journées de l'École en novembre prochain. Mais encore, ce lieu, faut-il l'identifier. Sur quoi sommes-nous assis ?

Ainsi, ces petits cailloux qu'avec Armando nous avons essayé de repérer, nous aimerions les partager comme des indices de ce que chacun a pu trouver dans cette lecture pas à pas, voire dans une lecture « à rebrousse-poil », telle la méthode prônée par Carlo Ginzburg dans son formidable dernier ouvrage <sup>3</sup>, *La Lettre tue*. Cet ouvrage qui met en son centre la difficulté que c'est de lire nous intéresse au plus haut point. L'équivoque y est saluée et l'historien sait que les textes ne se laissent pas toujours déchiffrer. Aussi nous enjoint-il d'éviter les pièges de l'empathie et du ventriloquisme pour nous enfoncer dans la lettre, car, si les mots sont permanents, leur signification est changeante. Ainsi, la lettre tue ceux qui l'ignorent. À lire

2. ↑ Dans ce même numéro.

3. ↑ C. Ginzburg, *La Lettre tue*, Lagrasse, Verdier, 2025.

lentement, on redonne à la lecture littérale une autre dimension que celle de la superficialité qui lui est souvent adjointe. Lire Lacan ne relève-t-il pas d'une expérience qui voisine avec ce que Ginzburg nomme « l'étrangement », ce procédé visant à se déprendre de ce que l'on tenait pour acquis ?

Si nous sommes en mesure d'en témoigner, souhaitons que ce témoignage d'une lecture dépasse son intention et nous conduise à quelque imprévu.

### D'une béance à une énigme

S'il nous revient de lire Lacan, dans cette leçon il s'agit, comme la plupart du temps, également de lire Lacan lisant.

Lacan lisant Freud, Marx, Armando s'y est arrêté, mais aussi Lacan se lisant lui-même, et encore lisant tous ceux dont la présence muette hante ce qui a lieu entre les lignes, et encore, plus particulièrement dans ces pages, Lacan lisant deux de ses contemporains, Herman Nunberg et Bruno Bettelheim, eux-mêmes lecteurs de Freud.

Après avoir longuement évoqué dans la leçon précédente les mythes de l'Œdipe, et celui qu'il tient à nommer « le mythe de Freud » (p. 161), pourquoi Lacan en vient-il à faire référence à ces deux ouvrages qui mettent au centre de leur préoccupation « une vieille énigme », selon l'expression de Bettelheim, les rites d'initiation et plus particulièrement la circoncision ?

Avant d'en venir à ces deux ouvrages, Lacan revient sur « la révélation fournie [à l'analyste] par le savoir du névrosé » (p. 166) qui n'est autre que ce qui s'articule comme « il n'y a pas de rapport sexuel ». Encore faut-il donner les motifs de cette formule. Lacan précise (p. 166) qu'il s'agit de prendre les choses par un autre bout que lors de la dernière partie de la précédente leçon, commentée magistralement par Vanessa Brassier et Elisabete Thamer la dernière fois <sup>4</sup>. Pas si simple de situer ces deux bouts !

Il s'agissait précédemment (p. 166), nous dit Lacan, de montrer le point de départ du fil enroulé autour de ce vide qui fait le cœur de la névrose. Ça part d'« une béance fondamentale » à laquelle le mythe donne une forme épique.

Il s'agit maintenant, poursuit Lacan, de situer ce qu'indiquent les mythes dont s'est formé le mythe de Freud, en écho au discours du névrosé et non pas sous sa dictée. Dans ce petit écart entre l'écho et la dictée, il y a un pas. L'écho fait résonner un son et le répète. La dictée impose. À ce que Sophocle savait, Freud donne une portée qui va le conduire à l'invention de la psychanalyse. Du point de départ, soit de ce que Freud apprend en

4. ↑ *Mensuel*, n° 188, *op. cit.*

écoutant les hystériques, il s'agit d'en venir au point central, soit au point d'énigme. Ça part d'un trou dont il s'agit non pas tant, maintenant, de suivre le fil que d'en retrouver la puissance d'énigme.

Ce mouvement requiert logiquement l'écrit, cette langue de l'absent, comme Freud peut le nommer <sup>5</sup>. En relisant, encore une fois, l'ensemble du séminaire, j'ai été arrêtée par cette formulation, pourtant très logique, dans une précédente leçon (p. 83), « le rapport sexuel, c'est la parole elle-même ». Parler, n'est-ce pas créer du rapport ? Si le signifiant est ce qui se définit d'être différent de tous les autres, il revient au sujet, en parlant, d'établir un lien entre les signifiants. C'est bien la parole qui nous fait croire au bon mot, à la bonne entente, allant jusqu'à nous faire oublier qu'il s'agit là d'une prétention, celle de dénommer là où elle ne peut que connoter (p. 170).

Si Freud parvient à retrouver cette puissance d'énigme, c'est parce que son œuvre est écrite. Ses écrits cernent « une vérité obscure ». Un rapport sexuel, ou plus prosaïquement « un quelconque accomplissement » (p. 166), ou encore tous ces moments où les petites chevilles rentrent dans les petits trous, ou lorsqu'on se plaît à imaginer que les étoiles s'alignent, où encore les miracles de la métaphore et de la métonymie ne se soutiennent que de la castration. C'est ça la vérité obscure, pas moyen d'écrire le rapport sexuel. Tout ce qui est écrit part de là.

La béance reste inscrite dans ce qui est pourtant biologiquement essentiel à ce que la race des humains reste féconde (haut de la page 168). Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire est la condition de la fécondité des parlants. Cet impossible est la source de bien des possibles pour l'être parlant ! D'être la condition de toutes les réalisations, c'est bien la castration, et non le rituel, comme le croit Bruno Bettelheim, qui est énigmatique (p. 166).

La castration est cette composition, ce montage, soit ce qui relève d'une écriture, entre deux dimensions, « dont la division est sans remède », nous a prévenus Lacan (p. 151), la jouissance et le semblant. Cette composition est au cœur de toutes les réalisations de l'être parlant. Dès lors, que la castration resurgisse dans le discours du névrosé sous la forme d'une crainte ou de quelque chose à éviter, ne laisse pas de surprendre Lacan (p. 166). Pourquoi se vouer à l'évitement de ce qui ne peut l'être (p. 167, 174) ?

---

5. ↑ S. Freud, *Malaise dans la culture*, dans *Œuvres complètes*, tome XVIII, Paris, PUF, 1994, p. 278.

## Ce qui revient à la psychanalyse

Le névrosé se voue à donner des formes diverses à cet évitement. Il se montre particulièrement inapte à la castration en tant que composition, particulièrement rétif à trouver à savoir composer, à savoir y faire avec la jouissance et le semblant. Lacan trouve dans l'ethnologie une confirmation. C'est à ce point qu'il en vient aux rituels d'initiation. Les rites ne sont pas les mythes. Pourrait-on dire qu'ils en sont la chair ? le sang rouge ? Peut-être, à condition de ne pas oublier que ce sont là également des signifiants et que les rituels sont, comme les mythes, des faits de langage.

Cela nous ramène au débat qui eut lieu en 1956 entre Lévi-Strauss et Lacan. Après une communication du premier intitulée : « Sur les rapports entre la mythologie et le rituel », Lacan intervient, n'attendant, de celui qu'il dit venir entendre pour s'instruire, rien de moins que « le signifiant de l'impossible <sup>6</sup> ». En vain ! Ce n'est pas l'anthropologue qui pourra le lui donner. Lacan prend alors acte de la béance entre le symbolique et le réel, l'inconscient en étant un témoin, et se demande, à cette époque-là, comment établir une connexion, un rapport, là où il y a une rencontre manquée. Presque vingt ans sont passés depuis ce moment. Mais, en 1971, Lévi-Strauss vient de publier « Rapports de symétrie entre rites et mythes voisins », texte qui sera repris plus tard dans *Anthropologie structurale II*. L'actualité éditoriale de ce contemporain considérable n'est certainement pas pour rien dans le fait que Lacan en vienne à évoquer, dans cette leçon du 16 juin 1971, deux ouvrages, qualifiés par lui de « techniques » (p. 167), qu'il choisit non pas dans le champ de l'anthropologie mais dans celui de la psychanalyse.

Le premier de ces textes est un ouvrage écrit par Herman Nunberg (1883-1970), *Problèmes de la bisexualité en tant que réfléchis dans la circoncision*, paru en 1949. Ce n'est pas la première fois que Lacan se réfère aux travaux de ce psychanalyste qui s'arrêtait, dès 1918, à la question de la formation des psychanalystes. Il immigra aux États-Unis en 1933 et son ouvrage majeur, *Principes de la psychanalyse*, fut salué et préfacé par Freud, en 1932.

Une des premières fois que Lacan évoque Nunberg, à la fin de son tout premier séminaire, il enjoint ses élèves : « Lisez Nunberg. » Puis, il fera une référence appuyée, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux*, aux textes « Sur le désir de guérison » (1925) et « Transfert et réalité » (1949), autour de la question du transfert et du désir de l'analyste. Si Lacan

6. ↑ J. Lacan, « Exposé après un exposé de C. Lévi-Strauss à la Société Française de philosophie », dans *Le Mythe individuel du névrosé*, Paris, Le Seuil, coll. « Champ Freudien », 2007, p. 106.

se réfère à ce personnage « fort remarquable », comme il le qualifie dans son séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, n'est-ce pas parce qu'il est, malgré les désaccords, au plus près des questions psychanalytiques majeures ?

Le deuxième ouvrage est celui de Bruno Bettelheim (1903-1990), *Les Blessures symboliques, Essai d'interprétation des rites d'initiation* (1954), dont on peut supposer que Lacan vient de lire, ou du moins d'avoir entre les mains, la première traduction française qui, en 1971, vient de paraître. Bettelheim, qui souhaitait articuler son expérience clinique et institutionnelle à l'anthropologie, reprend dans son ouvrage le travail de Nunberg.

Pour ces auteurs, à la suite de Freud <sup>7</sup>, il s'agit de situer la circoncision comme le vestige de la castration par le père de la Horde. Le rituel serait une commémoration de cette opération. À lire le dernier chapitre de l'ouvrage de Nunberg (« Tentatives de rejet de la circoncision <sup>8</sup> »), les rituels, tels qu'ils sont évoqués par les analysants de Nunberg, apparaissent comme autant de montages entre semblant et jouissance.

Cette question des rites d'initiation est récurrente dans le séminaire de Lacan au moins depuis *La Relation d'objet*. Je renvoie aux travaux de nombreux collègues sur cette question <sup>9</sup>. Lacan est parti du rite d'initiation comme cette expérience où un sujet reçoit sur le corps une marque signifiante qui donnera à son désir un sens nouveau. Cependant, en 1974, *L'Éveil du printemps*, la pièce de Wedekind mise en scène par Brigitte Jacques, amènera un autre nouveau que Lacan ponctuera le 8 janvier 1974 d'un radical : « Il n'y a pas d'initiation », « il n'y a rien d'autre que du semblant ». Mais ne soyons pas trop pressés, qu'il n'y ait pas d'initiation ne supprimant pas pour autant les rites d'initiation.

### La dramaturgie de la contrainte

En 1971, dans cette leçon, ce n'est pas tant la question de l'initiation dont Lacan se préoccupe que ce qu'il appelle le « flottement analytique »

7. ↑ S. Freud, *L'Homme Moïse*, dans *Œuvres complètes*, tome XX, Paris, PUF, 2010, p. 200. « La circoncision est le substitut symbolique de la castration que le père originaire avait autrefois décrétée envers le fils, dans la plénitude de sa parfaite puissance, et celui qui adoptait ce symbole montrait ainsi qu'il était prêt à se soumettre à la volonté du père, même si elle lui imposait le sacrifice le plus douloureux. »

8. ↑ H. Nunberg, « Tentatives de rejet de la circoncision », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 7, Paris, Gallimard, printemps 1973.

9. ↑ Je n'en cite ici que deux, relus récemment : M. Strauss, « Lévi-Strauss lecteur de Freud, Lacan lecteur de Lévi-Strauss », dans M. Drach et B. Toboul (sous la direction de), *L'Anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse*, Paris, La Découverte, 2008, et D. Bernard, « Le savoir de l'adolescence », *Mensuel*, n° 37, Paris, EPFCL, novembre 2008, p. 69-78.

(p. 167) de ses collègues qu'il souhaiterait réduire. À trop s'arrêter sur « l'ordonnance explicative de la crainte de la castration », ou sur « le relevé des accidents par lesquels elle se présente » (p. 167), non seulement on rate l'essentiel mais on induit quelques erreurs. À flotter entre « le préjugé » de penser la castration rectifiable et « la maladresse » de ne pas tirer les conséquences de la constance de sa présence, on rate l'incidence de ce qui n'est ni un mythe ni un rite, et que Freud situait comme le plus grand trauma d'une vie <sup>10</sup>. La castration n'est ni un accident de l'histoire, ni un artefact de l'ordre de la culture, mais tient au rapport de l'humain au signifiant et à sa logique.

Quoi qu'il en soit des Lumières, en y ajoutant celles que l'ethnologie et l'anthropologie ont pu apporter, et malgré notre envie de les repousser dans la préhistoire (p. 168), les rituels sont bien vivants. Ainsi, c'est « encore de là qu'il faut partir » pour tenter de rendre compte de « la complaisance », tant en 1971 qu'en 2025, à perpétuer des rituels qui peuvent se présenter comme insupportables (p. 169). Aussi barbares qu'ils puissent nous apparaître, ce n'est pas la contrainte qui peut les expliquer.

Cela conduit à la question de ce qu'est la dramaturgie de la contrainte. Si la dramaturgie est l'art de transformer une histoire en récit, elle est elle-même soumise à la contrainte, à laquelle l'OuLiPo a rendu toute sa dignité. Lorsque Lacan dit (dernier paragraphe de la page 168) que cette « dramaturgie de la contrainte fait le quotidien du discours analytique », n'évoque-t-il pas également la grande et inégalée productrice de rituels, la névrose obsessionnelle ?

Dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux*, Lacan a éclairé précédemment ce que « veut dire une contrainte » (p. 169). Déjà pour Freud, le *Zwang*, la contrainte, est défini par la répétition, qu'il a toujours distinguée de la reproduction. Avec la répétition, *exit* la catharsis. Pas d'autre principe à l'automatisme de répétition que l'insistance de la chaîne signifiante. Le jeu des enfants et sa ritualisation indiquent remarquablement comment la répétition dévoile le vrai secret du ludique, en ce qu'elle constitue la diversité la plus radicale <sup>11</sup>.

On saisit pourquoi Nunberg et Bettelheim ratent l'essentiel de ce qui est en jeu dans les rituels d'initiation en en faisant une opération « symbolique », alors que pour Lacan, le rite, « un acte toujours répété <sup>12</sup> », opère

10. ↑ S. Freud, « Abrégé de psychanalyse », dans *Œuvres complètes*, tome XX, *op. cit.*, p. 244.

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 60.

12. ↑ *Ibid.*, p. 58.

du signifiant bien plus que du symbole. Colette Soler, dans un article paru dans l'ouvrage déjà cité, *L'Anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse*, a mis en évidence le temps qu'il a fallu à Lacan pour assécher l'usage du terme de symbole et lui substituer celui de signifiant<sup>13</sup>. On a déjà un premier témoignage de cela dans un texte de 1954, « Du symbole et de sa fonction religieuse<sup>14</sup> ». Bien sûr la critique majeure du symbolisme porte sur le fait que ce dernier remet au symbole la fonction relationnelle, alors qu'elle revient au sujet.

Ici Lacan insiste, même « une prétendue supériorité physique » (p. 169) ne se supporte de rien d'autre que de signifiants. Quand on lit cela, dans un premier temps, on se dit : « Il est gonflé », et pourtant David et Goliath ne racontaient-ils pas déjà cela ? La castration ne saurait être serrée que d'un abord logique (p. 173) ; c'est le langage qui marque le corps. Le corps est le support de cette marque. Déjà lors de sa conférence « Freud dans le siècle », Lacan évoquait le sujet « possédé » et « torturé » par le langage<sup>15</sup>. C'est cela même l'anthropologie freudienne, poursuivait-il.

Bien sûr cela n'a pas toujours des formes aussi exacerbées. Saint-Exupéry, par exemple, fait demander au Petit Prince : « Qu'est-ce qu'un rite ? » Le Renard répond : « C'est aussi quelque chose de trop oublié. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure des autres heures. Il y a, par exemple, un rite chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est un jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances. »

Lacan termine cette première partie de cette dernière leçon avec une mention de l'inédit, de l'inconscient comme « parole inédite », que je lis comme une critique aussi brève qu'explicite de la pente à la ritualisation (à l'opposé de l'inédit) qui s'invite à tout moment dans le dispositif analytique. Et Lacan, ne compterait-il pas sur l'hystérique pour maintenir vivant ce dispositif ? Nous verrons peut-être cela la prochaine fois.

13. ↑ C. Soler, « Lacan réévalué par Lacan », dans *L'Anthropologie de Lévi-Strauss et la psychanalyse*, op. cit., p. 101.

14. ↑ J. Lacan, « Du symbole et de sa fonction religieuse », dans *Le Mythe individuel du névrosé*, op. cit.

15. ↑ J. Lacan, « Freud dans le siècle », dans *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 276.

\*

Pour terminer, je voudrais dire un mot des « ponts, passerelles, édifices et constructions » que Lacan convoque au bas de la page 167. Voilà énumérés autant de moyens pour répondre à « la carence du rapport sexuel ».

René Char disait que « seuls les enfants et les génies le savent, il n'existe pas de pont, mais seulement de l'eau qui se laisse traverser », on pourrait peut-être ajouter le psychanalyste à la liste de ceux qui savent qu'il n'y a pas.

Ainsi, à considérer cette carence structurale et non rectifiable du rapport sexuel, « tout discours », poursuit Lacan, « n'apparaîtrait que comme le symptôme, qui [...] ménage une sorte de réussite à ce qui pourrait s'établir de suppléant à ce qui manque et qui est inscrit dans l'être parlant » (p. 167-168). Et Lacan de préciser : « Sans qu'on puisse savoir – syntagme dont j'ai fait le titre de cette intervention – si c'est de ce qu'il soit parlant qu'il en est ainsi, ou si, au contraire, c'est de ce que le rapport n'est pas parlable. »

Cette manière de dire, à la Lewis Carroll (« Soit le puits était profond, soit ils tombaient très lentement »), m'a évoqué ce proverbe grec dont Dimitra Kolonia avait fait le titre de l'une de ses interventions : « Ou le rivage est de travers, ou de travers on navigue ».

Façon peut-être de dire que si on est arrivé quelque part, on n'est pas rendu !

# FRAGMENT

---

## Fragment

### Le choix d'Agustina Cedolini \*

Nous parlons un peu plus des affects éprouvés par les analysants que de ceux éprouvés par l'analyste, à l'exception des affects qui seraient l'indice d'une analyse arrivée à son terme, du côté de l'analyste. Mais, même après avoir traversé la fin de l'analyse, qu'en est-il des affects de l'analyste dans le travail avec ses analysants ?

Dans la leçon 13, « Critique du contre-transfert », du *Séminaire VIII*, Lacan nous invite à réfléchir sur ce qui suit :

La voie de l'apathie stoïcienne [...] Si l'analyste s'écarte de cette voie, est-ce à dire que cela soit à soi tout seul imputable à quelque insuffisance de la préparation de l'analyste en tant que tel ? Absolument pas, en principe. [...] Pourquoi un analyste, sous prétexte qu'il est bien analysé, serait-il insensible à telle érection d'une pensée hostile qu'il peut percevoir dans une présence qui est là ? [...] mieux l'analyste sera analysé, plus il sera possible qu'il soit franchement amoureux, ou franchement en état d'aversion, de répulsion, sur les modes les plus élémentaires du rapport des corps entre eux, par rapport à son partenaire.

En lisant cette citation de Lacan, nous pouvons alors nous demander : l'analyse, quand elle dure depuis longtemps, ne laisse-t-elle pas l'analyste en position de pouvoir être libre d'éprouver n'importe quel type d'affect envers les analysants ? Être « analysé » n'est-il donc pas une garantie de pouvoir exercer une sorte d'asepsie chirurgicale, propre au bloc opératoire, à l'égard des affects qui pourraient émerger dans le travail avec un analysant ? Eh bien non. De plus, non seulement divers affects peuvent apparaître, mais Lacan dit dans ce même paragraphe que ce serait de très mauvais augure de ne les avoir jamais éprouvés.

Alors, l'analyste se laisse-t-il tout simplement aller aux passions et affects qui pourraient surgir dans le travail avec un analysant ? Non plus,

---

\* ↑ Agustina Cedolini, AE, 2025-2028, membre du Forum d'Argentine. Traduit de l'espagnol par Nicolas Bendrihen.

car il est guidé par quelque chose qui va plus loin, et qui est mis au point dans l'analyse de chaque analyste :

[...] si l'analyste réalise comme l'image populaire [...] de l'apathie, c'est dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que les désirs dont il pourrait s'agir, à savoir d'en venir au fait avec son patient, de le prendre dans ses bras, ou de le passer par la fenêtre [...] L'analyste dit – Je suis possédé par un désir plus fort. Il est fondé à le dire en tant qu'analyste, en tant que s'est produite pour lui une mutation dans l'économie de son désir.

J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*,  
Paris, Le Seuil, 2001, p. 225-223.

## JOURNÉES NATIONALES

---

« L'aventure psychanalytique  
et sa logique »

*Paris, 29 et 30 novembre 2025*

## Christine Eguillon et Christilla Holtzmann

### L'Aventure de Giorgio Agamben \*

Agamben trace son chemin d'aventure depuis l'Antiquité jusqu'aux philosophes du <sup>xx</sup>e siècle, en passant par le Moyen Âge, l'Italie des <sup>xiii</sup>e et <sup>xiv</sup>e siècles avec Dante, le <sup>xviii</sup>e allemand avec Goethe, que le sujet concerné par l'aventure soit chevalier, artiste, écrivain, philosophe ou tout un chacun.

« Aventure » est un terme plus ou moins investi selon les auteurs et les époques. Agamben lui redonne tout son éclat en démontrant qu'il s'enracine dans l'usage qui en est fait dans la poésie troubadour. Le mot « aventure » (*âventiure*) est un terme technique essentiel du vocabulaire poétique médiéval, dit-il (p. 39).

Ainsi, « trouver l'aventure » n'est ni plus ni moins « composer de la poésie ». « *L'Âventiure* frappe à la porte du poète non avec son poing mais avec ses mots : Ouvre ! Je frappe avec des mots. » « Dame aventure » en chair et en os est le récit lui-même, précise-t-il (p. 35).

Dans le *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach (433, 1-7, cité p. 34), nous pouvons lire :

- Ouvre ! – À qui ? Qui êtes-vous ?  
 – Je veux entrer dans ton cœur.  
 – C'est un espace étroit.  
 – Qu'importe, n'y eut-il point d'espace,  
 Tu n'auras pas à le regretter.  
 Je vais te dire des choses merveilleuses.  
 – C'est donc vous, dame Aventure ?

En effet, ce qui nous intéresse ici pour la préparation de ces Journées, c'est la tradition philosophique qui, après Aristote, pense que l'être est

\* ↑ Script du podcast proposé dans le cadre des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », à Paris les 29 et 30 novembre 2025.

G. Agamben, *L'Aventure*, traduction J. Gayraud, Paris, Payot, coll. « Rivages poche », 2016. Les numéros de page des citations de cet ouvrage seront indiqués entre parenthèses.

« quelque chose qui se dit ». Pour ces auteurs dont Agamben, l'aventure est certainement liée à une expérience de l'être, de l'être parlant : « Il est impossible dans les poèmes chevaleresques de distinguer aventure-événement et aventure-récit ; et le chevalier en rencontrant l'aventure, se rencontre d'abord lui-même et son être le plus profond » (p. 75).

Dans la tradition troubadour, il n'y a pas les événements puis le récit, c'est le récit qui fait événement. Lisons ce que dit Agamben :

C'est pourquoi celui qui est impliqué dans l'évènement-aventure y est impliqué et convoqué en tant qu'être parlant, et devra s'essayer, selon la règle imprescriptible de la Table ronde, à conter son aventure. L'aventure qui l'a appelé dans la parole, est dite par la parole de celui qu'elle a appelé et n'existe pas avant elle. (p. 65)

Oui, on est bel et bien dans la recherche de la vérité de l'énonciation et non dans la recherche de la vérité de l'énoncé. Le sujet, qu'il soit auteur, auditeur ou lecteur, se laisse toucher et transformer par ce qu'il dit et ce qu'il entend. C'est ça qui fait événement.

Dans la tradition médiévale, si mal comprise ensuite par certains auteurs, s'applique à démontrer Agamben, il s'agit de se laisser transformer par l'évènement. « Le sujet ne préexiste pas à l'aventure »... tout aussi bien concernant Éros ! Lisons :

Si Éros et Aventure [...] sont souvent intimement mêlés, ce n'est pas parce que l'amour donne sens et légitimité à l'aventure, mais, au contraire, parce que seule une vie ayant la forme de l'aventure peut vraiment rencontrer l'amour. (p. 51)

Autrement dit, il y a rencontre amoureuse si le sujet se laisse surprendre par l'inattendu, s'il laisse advenir une vérité intime et insue. L'évènement révèle à celui qui ose s'y aventurer le sujet à lui-même, même si l'aventure ne dure pas.

C'est sur cette question de l'amour qui ne dure pas, de « l'amour déception » et de ce fait « l'amour espoir », que Agamben termine son livre. Et en référence au mythe de Pandore, il dit :

L'amour espère, parce qu'il imagine, et imagine parce qu'il espère. Qu'espère-t-il ? D'être exaucé ? Pas vraiment, parce que le propre de l'espérance et de l'imagination est de se lier à un inexaucable. (p. 84)

Et nous, nous terminons en associant sur la question de l'amour de transfert. L'amour de transfert, vecteur de l'aventure analytique, n'est-il pas celui dont on doit savoir attendre quelque chose, et ce qui en advient doit faire rupture avec ce que l'on en attend.... mais non sans compter sur l'éthique de l'analyste.

## Corinne Philippe

### L'influence de Ludwig Börne sur Freud \*

Entre 1892 et 1904, Freud élabore progressivement ce qui deviendra la règle fondamentale du procédé analytique. La règle tient en une formule : « Dites tout ce qui vous passe par l'esprit. » Quelques années après, il évoque une dette oubliée... Ainsi, le 9 avril 1919, il écrit une lettre à Ferenczi, en mentionnant un auteur lu dans sa jeunesse : Ludwig Börne.

[Cher ami...] j'ai reçu Börne très tôt en cadeau, peut-être pour mon treizième anniversaire, je l'ai lu avec beaucoup d'enthousiasme, j'ai toujours gardé un fort souvenir de certains de ces petits essais. [...] Lorsque je l'ai relu, j'ai été étonné de voir à quel point certaines choses qui y sont contenues correspondent presque mot pour mot à certaines choses que j'ai toujours représentées et pensées. Il pourrait donc vraiment être la source de mon originalité <sup>1</sup>.

L'année suivante, paraît un article sans nom d'auteur dans la *Revue internationale de psychanalyse (Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse)*. L'article est titré « Sur la préhistoire de la technique analytique ». Freud en est l'auteur, il s'exprime à la troisième personne.

Lorsque le professeur Freud fut amené à lire cet article de Börne, il apporta une série de données qui peuvent être importantes pour la question ici abordée de la préhistoire de l'exploitation psychanalytique de l'idée spontanée. Il raconta qu'à 14 ans il avait reçu en cadeau les œuvres de Börne et qu'aujourd'hui, cinquante ans plus tard, il possédait toujours ce livre, le seul datant de sa jeunesse. Cet écrivain avait été le premier dans les écrits duquel il s'était plongé. De l'article en question il ne pouvait se souvenir, mais d'autres, recueillis dans le même volume [...] n'avaient cessé, pendant de longues années, de ressurgir dans sa mémoire sans raison évidente. Il était particulièrement étonné de trouver exprimées dans les instructions à

\* ↑ Script du podcast proposé dans le cadre des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », à Paris les 29 et 30 novembre 2025.

1. ↑ S. Freud et S. Ferenczi, « Lettre du 9 avril 1919 », dans *Correspondance, 1914-1919*, Paris, Calmann-Lévy, 1996, p. 381.

suivre pour devenir un écrivain original, quelques pensées qu'il avait lui-même cultivées et défendues, par exemple :

[...] une honteuse peur de penser nous retient tous. Plus oppressante que la censure des gouvernements est la censure qu'exerce l'opinion publique sur les œuvres de notre esprit. Ici se trouve d'ailleurs mentionnée la censure qui est réapparue en psychanalyse en tant que censure du rêve. Il ne nous semble pas exclu que cette référence ait peut-être dévoilé cette part de cryptomnésie qu'en de si nombreux cas il est permis de présumer derrière une apparente originalité <sup>2</sup>.

Voici un extrait de l'article de Ludwig Börne paru dans son essai *Écrits rassemblés* (1823) <sup>3</sup> :

Il existe des personnes et des écrits qui enseignent comment apprendre le latin, le grec, le français en trois jours, voire la comptabilité en trois heures. Mais comment devenir un bon écrivain original en trois jours, cela n'a pas encore été montré. Et pourtant, c'est si facile ! Il n'y a rien à apprendre, mais beaucoup à désapprendre ; rien à découvrir, mais beaucoup à oublier. Tel que le monde est maintenant, les esprits des savants, ainsi que leurs œuvres, ressemblent aux anciens manuscrits, dont il faut d'abord gratter les disputes ennuyeuses d'un père d'Église ou les potins d'un moine, avant d'accéder à un classique romain. À tout esprit humain naissent de belles pensées et, parce qu'avec chaque personne le monde est recréé, aussi des idées nouvelles ; mais la vie et l'enseignement y inscrivent leurs choses inutiles et les recouvrent. [...]

Les grandes et nouvelles pensées ne s'acquièrent que dans la solitude ; mais comment obtient-on la solitude ? On peut fuir les gens, puis se retrouver sur le marché bruyant des livres ; on peut jeter les livres, mais comment éliminer de son esprit toutes les connaissances conventionnelles que l'enseignement y a introduites ? Dans l'art de se rendre ignorant réside le véritable art de l'auto-éducation, le plus nécessaire, le plus beau, mais aussi le plus rarement et maladroitement pratiqué. [...]

Et voici l'application pratique d'emploi promise. Prenez quelques feuilles de papier et écrivez pendant trois jours de suite, sans mensonge ni hypocrisie, tout ce qui vous passe par la tête. Écrivez ce que vous pensez de vous-même, de vos femmes, de la guerre contre les Turcs, de Goethe, du procès criminel de Fonk, du Jugement dernier, de vos supérieurs – et après trois jours, vous serez étonné par les nouvelles et inédites pensées que vous aurez eues. C'est ainsi l'art de devenir un écrivain original en trois jours !

2. ↑ S. Freud, « Sur la préhistoire de la technique analytique », dans *Résultats, idées, problèmes (1890-1920)*, Paris, PUF, 2001, p. 257-258.

3. ↑ L. Börne, *Gesammelte Schriften*, Hamburg u. Frankfurt, Hoffmann & Campe, Literarische Anstalt, 1862, p. 241. <https://dn790004.ca.archive.org/0/items/gesammelteschrif01bruoft/gesammelteschrif01bruoft.pdf>. Chapitre 15, « L'art de devenir un écrivain original en trois jours », traduit par Elisabeth Thamer.

## SÉMINAIRE ÉCOLE LES CERCLES CLINIQUES

---

« Comment débute une psychanalyse ? »

*L'acte à l'entrée de l'analyse*

## Tatiana Pellion

### L'acte à l'entrée de l'analyse \*

« Il faut beaucoup de temps pour faire court. »

Wajdi Mouawad <sup>1</sup>

L'énoncé du dramaturge Wajdi Mouawad dans sa récente leçon inaugurale au Collège de France – « L'ombre en soi qui écrit » – vient ici à propos. S'engager dans ce galop d'essai des Cercles cliniques, c'est témoigner à plusieurs endroits – de l'acte, côté analysante, rendre compte à quelques autres de ma pratique d'analyste, dire pourquoi on est là au sein de l'École, discuter avec plusieurs générations d'analystes et d'analysants. C'est *un témoignage* <sup>2</sup>, pas un acte de passe. Je retrouve quatre générations au sein des Cercles (3 + 1), les fondateurs, ceux qui sont engagés depuis longtemps et arrivés un peu après la fondation (AE, AME), les jeunes membres (la mienne) et la génération suivante d'analysants, cliniciens qui feront la suite... Fonction de *transmission* ? Qu'est-ce que cela nous apprend ? Sait-on ce qu'on transmet ?

Question d'espace vide, comme l'écrit Peter Brook <sup>3</sup>.

« Demeurer en mouvement », selon l'expression de l'historien Patrick Boucheron <sup>4</sup>. De *la mise à l'œuvre* dans notre groupe de travail à *la mise en mots* devant et avec d'autres, et *en scène* <sup>5</sup>, effets de discontinuité. Lacan

\* ↑ Texte dans les suites de l'intervention du 22 mai 2025, dans le cadre du séminaire École, Cercles cliniques « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « L'acte à l'entrée ».

1. ↑ W. Mouawad, « L'ombre en soi qui écrit », leçon inaugurale au Collège de France, 6 février 2025.

2. ↑ On trouve quelques témoignages d'analystes, qui ont été analysants de Lacan, recueillis par Moustapha Safouan et Alain Didier-Weill dans le livre collectif *Travailler avec Lacan*, Paris, Aubier, 2008.

3. ↑ P. Brook, *L'Espace vide, Essai sur le théâtre*, (1968), Paris, Points essais, 2014.

4. ↑ P. Boucheron, *Ce que peut l'histoire*, (2015), leçon inaugurale au Collège de France, Paris, Fayard, 2016, p. 22.

5. ↑ Public dans la salle et sur Zoom.

lors du dernier congrès de son école disait : « Chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer <sup>6</sup>. » Et, le temps passant, ne pas oublier l'histoire, celle de la fondation de l'EPFCL – 1998 –, *La Psychanalyse, pas la pensée unique*, acte analytique évidemment <sup>7</sup>. J'étais alors jeune analyste à la tâche <sup>8</sup> avec une analyste par chance tempérée !

## Premier acte

Contingence de la rencontre.

Heureuse remarque d'une copine de fac, fatiguée de mes bla-blas ininterrompus et égarements urgents autour d'une idéalisation amoureuse et de son ratage, productions écrites aux lettres trop pleines – « Va donc faire une analyse ! », m'indiquant le chemin du Bureau d'aide psychologique universitaire.

Entretiens préliminaires. « Avec qui vous faites l'amour ? », me dit cette analyste au bout du deux ou troisième entretien, m'accompagnant à la porte <sup>9</sup>. Ouverture vers l'équivoque, première coupure tenant compte de ce « faire » qui poussait, entamant l'idéalisation ? Et déjà interprétation ? « Avec qui vous faites l'A (a) mour ? », cette phrase, c'était comme si je l'avais entendue – je me l'étais représentée – à l'écrit. Faire ? Je sortis avec cette question : « Est-ce que l'amour "se fait" ? », sujet de nombreux tours... voire d'années de séances. Question qui me fit entrer dans le travail, me mit à l'œuvre, à l'effort, deux à trois séances par semaine pendant plusieurs années. Première tranche comme on dit. Première mais pas la seule...

Quelques séances plus tard, je fis un *rêve de transfert* : mon analyste était allongée avec un drap blanc au-dessus d'elle, un linceul – *l'Un-seul* –, sur lequel *rien* n'était écrit. Son visage et son corps étaient masqués, voilés par le drap. Je ne la voyais pas. Peu de temps après ce rêve, décalant le regard, elle me proposa de m'allonger sur le divan.

Séances à durée variable. Parfois courtes. J'avais tant de choses à dire. Je m'engageai dans le dispositif, traversant tout Paris à pied pour une séance (c'étaient les grèves de 1995) où, enfin, je me sentais écoutée. Avoir l'impression d'être écoutée n'est pas lié à la quantité de temps passé.

6. ↑ J. Lacan, « 9<sup>ème</sup> congrès de l'École Freudienne de Paris sur "La transmission" », *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219-220.

7. ↑ C. Soler, L. Soler, J. Adam et D. Silvestre, *La Psychanalyse, pas la pensée unique, Histoire d'une crise singulière*, (1998), Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, réédition 2024.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 99.

9. ↑ « C'est en parlant qu'on fait l'amour. Alors l'analyste, quel est son rôle là-dedans ? » (J. Lacan, « Entretiens de Sainte-Anne », dans *Le Savoir du psychanalyste*, séance du 4 mai 1972, Staferla, p. 62, et *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 154).

Les rythmes et les coupures, dès le départ, causaient *un étonnement*<sup>10</sup>, venaient souligner un point et sa charge pulsionnelle, quelque chose me tenait en éveil dans une attente... incertaine. L'acte à l'entrée en analyse pose des bornes, des jalons. Ces coupures, indiquant la possibilité d'une soustraction, ont orienté la suite. J'en ai très vite éprouvé les effets sur mes symptômes, la circulation pulsionnelle, la jouissance. Mais il faut parfois se méfier quand cela s'améliore trop vite...

### Passage à l'analyste, poser l'inconscient par l'acte<sup>11</sup>

#### Silence... on coupe !

« Alors vos séances, c'est 20 ou 30 minutes ?! », s'exclame/interroge/revendique Alice, 10 ans, devant ses parents, lors d'une séance en leur présence, cherchant du regard la réaction/désapprobation parentale devant un temps de travail parfois si court et « coûteux » pour eux. Je ne répondis pas et *fis silence*<sup>12</sup>. Alice hésite à arrêter ses séances, contrairement à ses parents, tous deux aguerris à la psychanalyse, insistant pour que cela se poursuive – « à la maison, parfois, c'est l'enfer, Alice fait des colères » (où se situait la demande ?).

La remarque de cette petite fille, énoncée dans l'Autre, viendra après que ses parents se seront plaints de son hyperphagie – Alice se resservirait pendant les repas, mangerait les restes laissés par les autres à la cantine et serait mal à l'aise dans son corps. La plainte parentale ne rencontre pas celle d'Alice, dont le symptôme d'appel serait les conflits avec ses copines à l'école, une jalousie à l'égard de sa sœur. En séance, Alice bavarde en flux – « Je n'aime pas quand ça s'arrête », se plaint-elle. Il y a un *se taire* propre à l'analyste qui indique l'inconscient et le pose<sup>13</sup>, une éthique du silence, condition depuis Freud de l'acte analytique<sup>14</sup>. Une position face au *ça parle* de l'Autre. Coupure sur le corps côté pulsion ? dans le discours de l'Autre ? les énoncés de la demande ? des parents ? de l'enfant ? Le pas d'équivalence entre la quantité (de temps) et la valeur avait-il eu un effet ?

10. ↑ Certains analysants revendiquent à ce propos, ce n'était pas mon cas.

11. ↑ « S'autoriser de soi-même et de quelques autres » : discontinuité. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 243.

12. ↑ « L'offre du discours de l'analyste c'est son silence. L'analyste n'a que ça à offrir, l'offre de son silence en tant qu'elle crée la demande [...] » (M. Bousseyrroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024, p. 14).

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, op. cit., p. 99.

14. ↑ Ponctuer, couper, scander... et interpréter ne seront possibles que si le silence de l'analyste a permis la mise en place du *transfert*, plus spécialement du *sujet supposé savoir*.

« J'ai l'impression que ça ne t'intéresse pas ce que je te dis ! J'ai même vu que tu as regardé ton téléphone... », insiste-t-elle. À la séance suivante, Alice demande à s'allonger sur le divan : « J'ai eu une légère petite rechute... les disputes avec ma sœur », et poursuit : « Quand j'étais bébé, mes parents me félicitaient, je mangeais bien le biberon, j'étais un bébé "facile", "parfait" ; avec ma sœur, ça a été compliqué, l'alimentation. » S'adressant à l'analyste : « Pourquoi mes copines veulent commander ? J'ai l'impression qu'elles ne m'aiment plus quand on se dispute ! » Passage à la question ? transfert à l'œuvre ? Pas facile <sup>15</sup> !

### Un désir décidé ?

Mesurer « le caractère décidé du désir <sup>16</sup> » qui anime la demande de celui que nous recevons est une des conditions de l'acte à l'entrée, ponctue Sol Aparicio. Demande dont le poids (des mots) indique la jouissance. Un certain rapport au « sujet supposé savoir » – qu'il y ait du transfert en route – en est une autre.

Monsieur B vient consulter car « cela ne va plus » dans son couple. Il est le père d'un petit garçon de 2 ans qu'il a eu avec son compagnon par GPA (gestation pour autrui). C'est un ami que j'avais « soigné <sup>17</sup> » qui lui a donné mes coordonnées. La plainte de « tout faire » à la maison – organiser, prévoir la logistique, s'occuper de l'enfant – se prolonge dans un temps... indéfini <sup>18</sup>. Alors, « plus de temps pour le couple », ce qui se passe dans la chambre à coucher quand on ferme la porte. « Je compense » était ce sur quoi je l'avais arrêté la séance précédente.

Résistances. Ce jour-là, monsieur B ne peut pas venir, « trop de travail ». Lors de sa séance (au téléphone), il se met en colère : « Je vous ai déjà demandé plusieurs fois des séances plus longues, quarante-cinq minutes, une heure, j'ai besoin de temps pour développer... Vous me coupez au bout d'un quart d'heure, vingt minutes. Franchement, ça ne va pas ! Et puis, ce n'est pas gratuit, alors bon... ! La semaine prochaine je ne viendrai pas, je serai en télétravail. » C'était quitte... ou double. Un pas à franchir. « Vous

15. ↑ « C'est très difficile d'être psychanalyste parce qu'il faut se mettre dans une position qui est tout à fait intenable », disait Lacan lors de sa « Conférence de presse du 29 octobre 1974 », avant *La Troisième*. C'est un des trois métiers « impossibles » cités par Freud, car tard venu après les deux premiers, éduquer et gouverner (S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », [1937], dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1998, p. 263).

16. ↑ S. Aparicio, « Difficultés à l'entrée », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 13, *Que répond la psychanalyse ? Éthique et clinique*, Paris, EPFCL, mai 2013, p. 87-90.

17. ↑ Terme qu'il emploie à la première séance. Est-ce déjà une trace de l'existence d'un « sujet supposé savoir », du transfert comme condition préalable ?

18. ↑ Plusieurs mois.

êtes fort avec les chiffres, c'est votre métier, le mien c'est de travailler avec l'hypothèse de l'inconscient. Laissez-moi faire mon métier. Pour cela, la régularité des séances est nécessaire. » Je ré-énonce la règle fondamentale et la durée variable – « Quel temps pensez-vous avoir perdu ? »

Affects de tristesse... et d'angoisse. C'est à propos de la perte de son père dont il ne voulait jusqu'alors rien savoir – mort brutalement alors qu'il était un petit garçon, à l'âge de son fils – que monsieur B se mettra au travail. Il avait préparé un bel album pour « *tout lui expliquer...* on était amoureux, sa naissance, sa photo, celle de l'embryon congelé avant implantation » quand ce dernier leur demanderait « pourquoi j'ai deux papas ? ». Plus tard, monsieur B s'interroge : « Comment pourra-t-il nous différencier quand il nous appellera ? » et poursuit : « Je ne veux plus compenser... Avant je disais à notre fils tous les matins, va faire un bisou à papa, *je lui demandais*, maintenant je le laisse faire, je ne peux pas tout le temps m'interposer entre eux ! »

### Scénographies

L'instant clinique avec monsieur B fait entendre qu'il y a des situations où le désir surchargé, obstrué, empêché, « *ne se décide pas sans l'intervention décidée de l'analyste*. C'est l'enjeu des entretiens préliminaires <sup>19</sup> » et de leurs effets de surprise <sup>20</sup>. Tragique frayeur, lâcheté du sujet pour son désir...

Dès l'entrée, l'analyste manie l'écart entre l'installation d'un « lieu » du transfert <sup>21</sup> et l'indication d'un *ailleurs*. Dans l'acte, pas d'autre accès pour l'analyste au *réel* qu'en passant par le semblant. Il ne s'agit pas de répondre au sujet de la place du grand Autre, mais de *faire semblant de*

19. ↑ S. Aparicio, « Difficultés à l'entrée », art. cit. Enjeu essentiel, souligne Lacan : « Chacun sait [...] l'insistance que je mets auprès de ceux qui me demandent conseil, sur les entretiens préliminaires dans l'analyse. Ça a une fonction [...] pour l'analyse, essentielle. Il n'y a pas d'entrée possible dans l'analyse sans entretiens préliminaires » (J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, Staferla, séance du 2 décembre 1971, p. 13).

20. ↑ L'offre de l'analyste invite à l'imprévu, au malentendu (souligné par Isabelle Geneste lors de nos soirées). Son désir est en jeu. « La cadence de l'entrée de l'analyste dans les dits du sujet – le "tempo", souligne Dominique Fingermann – conditionne une discontinuité qui produit en acte, au bout du compte, la limite » (D. Fingermann, « Le tempo d'une analyse », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 7, *Le Temps dans la psychanalyse, La Psychanalyse dans son temps*, Paris, EPFCL, mars 2009, p. 35-36).

21. ↑ Le texte de l'inconscient est *mis en acte* dans *l'Autre scène* (rêve, fantasme...) et *sur la scène analytique* via le transfert comme une dramaturgie – art de la composition théâtrale, idée développée par Freud, puis par Lacan, en référence à la tragédie grecque et au théâtre shakespearien.

*l'objet a* <sup>22</sup>. L'analyste par son acte *se sert du semblant* pour opérer. C'est la seule façon d'aborder *la jouissance* <sup>23</sup> et viser ainsi un réel <sup>24</sup>. Un semblant qui *n'est pas* l'objet. Il est porté par son analysant à *faire semblant de a... en personne* <sup>25</sup>. Or, Lacan souligne *la difficulté de la position de l'analyste* car l'objet *a* ne reste pas immobile. Il se déplace. C'est sa fonction même <sup>26</sup>.

L'analysant joue le rôle un peu truqué que l'Autre lui fait jouer. Il arrive porteur de cela, ce dont il souffre. Il croit savoir que ce qu'il dit est vrai. L'inconscient, lui, ne fait pas semblant <sup>27</sup>. L'analyste surjoue le texte insu de l'analysant pour déjouer sa croyance. « Avec qui vous faites l'amour ? », « Quel temps pensez-vous avoir perdu ? » esquissent *en topologies* ce qui va pouvoir *se mettre en scène*. L'unité de mise en scène de la question, au-delà de l'équivoque, vient chiffonner le temps du sujet.

La première phrase ouvre à une unité de *temps*, de *lieu* et d'*action*. Dans le « faites-vous », on entend l'actualité, la répétition, le « faire » de la pulsion ; on pourrait poursuivre ainsi, « avec qui faites-vous l'amour... de transfert ? ». La seconde phrase ébauche une unité de *temps/de perte*. Le sujet pense qu'il vient gagner quelque chose dans le futur, et l'analyste amorce une question sur ce qu'il a perdu dans le passé. Dispositif que l'analyste utilise ouvertement dans une *mise en tension* entre acte et

22. ↑ « C'est moi qui ai commencé par lui donner son statut, au discours analytique, à partir du *faire semblant de l'objet petit a*, soit de ce que je nomme de ce que l'homme se mette en place de l'ordre qu'il est, du moins aux yeux d'un psychanalyste, qui a une bonne raison de le savoir, car lui-même se met à cette place » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 124).

23. ↑ P. Valas, « De la jouissance et des discours », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 7, *Le Temps dans la psychanalyse, La Psychanalyse dans son temps*, op. cit., p. 157-168.

24. ↑ « L'analyste occupe légitimement *la position du semblant* parce qu'il n'y a pas d'autre situation tenable par rapport à la jouissance tel qu'il a à la saisir dans les propos de celui que, au titre d'analysant, il cautionne dans son énonciation de sujet » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 172) ; « la jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 85).

25. ↑ « Que le discours psychanalytique ne puisse s'articuler qu'à montrer que cet *objet (a)* pour qu'il y ait chance d'analyste, il faut qu'une certaine opération qu'on appelle *l'expérience psychanalytique* ait fait venir l'objet (*a*) à la place du semblant » (J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, Staferla, leçon du 6 janvier 1972, p. 20).

26. ↑ « Ce qu'il faut bien comprendre, et c'est bien ce qui rend difficile la position du psychanalyste, c'est parce que *la fonction de l'objet a c'est le déplacement*. Dans la position du semblant, c'est beaucoup moins facile d'y rester, parce que, l'objet *a*, enfin, il vous fout le camp entre les pattes en moins de deux » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 183).

27. ↑ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 281.

semblant<sup>28</sup>. Suivons Lacan : « Il donne, ce semblant, à *autre chose que lui-même*, son *porte-voix* et justement *de se montrer comme masque, je dis ouvertement porté*, comme dans la scène grecque<sup>29</sup>. »

Ainsi, l'acte se mesure dans l'après-coup, à ses suites, ses conséquences<sup>30</sup>. Quoi d'autre pour *lever* la consigne consistant à ce que la pulsion<sup>31</sup> croit trouver *via* le fantasme, son objet ?

28. ↑ L'hypothèse de « l'inconscient théâtral » d'Antonio Quinet à partir des trois dimensions de l'être parlant – réel, symbolique, imaginaire – et des « homologues » entre psychanalyse et théâtre indique ainsi une voie. A. Quinet, *L'Inconscient théâtral, Psychanalyse et théâtre : homologues*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2021, p. 41.

29. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire, op. cit.*, p. 172.

30. ↑ « Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet *a*, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère » (J. Lacan, « Compte rendu sur le séminaire *L'Acte psychanalytique* », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 377). Acte fondé « d'une structure paradoxale de ce que l'objet *y* soit actif et le sujet subverti » (J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 332). Puis Lacan précise que l'analyste « se fait de l'objet *a*. Se fait, à entendre : se fait produire de l'objet *a*, avec de l'objet *a* », et que la logique de l'acte produit est celle « d'un avant et d'un après » ce qui l'a produit (J. Lacan, « Compte rendu sur le séminaire *L'Acte psychanalytique* », art. cit, p. 379).

31. ↑ Lacan précise que l'objet de la pulsion qu'il situe au troisième temps de la pulsion – celui de « se faire » – est, selon Freud, le moment d'émergence d'un « *neues Subjekt* » (S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, 1915). C'est dans le retour sur son propre bord d'où elle prend sa source, se refermant sur le vide, le creux (occupable par n'importe quel objet), et contournant donc l'objet éternellement manquant, que la tension pulsionnelle se manifeste « sur le mode d'un sujet acéphale » – sujet *acéphale* de la pulsion. Cette subjectivation acéphale – « sans sujet » – est pour Lacan un « os, une structure, un tracé qui représente une face de la topologie. L'autre face est celle qui fait qu'un sujet, de par ses rapports au signifiant, est un *sujet troué* » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 162-164).

## Jean-François Zamora

### L'art de l'offre \*

Puisqu'il s'agit de commencements, je vais commencer par des remerciements pour ce nouveau dispositif, offre de l'École par l'intermédiaire et à l'initiative de son Conseil d'orientation. Il me paraît très important que cette offre provienne de notre école, offre qui en logique antécède la demande, ce que je vais développer dans ma proposition de travail. Mais je voulais auparavant remercier également tous les acteurs de cette aventure, et en particulier, pour leurs places et leurs fonctions d'« articulation active », Sol Aparicio, Nadine Cordova, Dominique Touchon-Fingermann et Anastasia Tzavidopoulou. Merci pour l'énergie déployée à faire vivre ce rejeton du séminaire École, et merci pour le partage de leur enthousiasme communicatif. La psychanalyse est intransmissible, on y bute toujours, ici comme ailleurs ; mais cette expérience l'illustre aussi, à sa mesure et à sa manière, elle s'invente dans son propre renouvellement, à la force du désir.

L'offre précède donc la demande, c'est dans la structure même du discours. Et en psychanalyse, non seulement l'offre précède la demande, mais elle la crée<sup>1</sup> : tel est en tout cas son dessein, et cette création relève d'un acte. L'acte détermine le commencement. Si un premier franchissement décide un sujet à passer le seuil vers une demande, l'acte – 1 pose en logique un psychanalyste installé comme tel, qui fasse « profession agissante de cet acte<sup>2</sup> ». Toute entrée reprend et perpétue la psychanalyse, « commencement est bien effectivement renouvellement<sup>3</sup> » et une forme,

\* ↑ Texte présenté le 22 mai 2025, dans le cadre du séminaire École, Cercles cliniques « Comment débute une psychanalyse ? », sous-thème « L'acte à l'entrée ».

1. ↑ J. Lacan, apologue de l'art du vendeur dans *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 416-417, faisant suite à « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 617 : « J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre, j'ai créé la demande. »

2. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 32.

3. ↑ *Ibid.*, p. 90.

déjà, de transfert. La cure inventée par Freud, acte *princeps*, autorise la tâche analysante et donne le cadre de la pratique ; le dispositif soutient la structure. « Au début, ce n'est pas l'origine, c'est la place <sup>4</sup>. » Dans l'axe du dispositif freudien, principe invariable aux formes singulières, il revient à l'analyste de faire d'une offre un acte : sup-position de l'inconscient. S'il lui faut y mettre du sien, miser l'engagement radical de son désir, ce n'est pas pour autant l'analyste mais l'inconscient qui porte l'*en-gage* <sup>5</sup> ; c'est de la structure que surgit l'objet *a*, dont l'analyste se fait le semblant, en position de représenter, se faire l'agent de, la cause du désir, séduction de vérité.

L'analyste se soumet donc à la règle du jeu. « L'agent n'est pas celui qui fait mais celui qui est fait agir », tel le maître qui s'avère n'avoir été que l'instrument de son propre discours <sup>6</sup>. Si Freud s'est référé aux échecs, évoquant en particulier « les manœuvres du début et de la fin <sup>7</sup> », c'est au bridge <sup>8</sup> que Lacan s'est surtout référé, soulignant en particulier la place du mort, partenaire de l'analyste en tant que place, à ne pas trop ranimer <sup>9</sup>, pour son propre *moi* et ses mouvements. Mais Lacan en a également pointé le risque inhérent d'obsessionnalisation de la pratique : jouer avec le jeu du mort n'est pas faire le mort, ni adopter une inertie taiseuse dans l'entropie d'un *setting* de marbre... soit ne rien engager qui ferait acte. Je garde la leçon clinique, pour moi inaugurale, d'une telle erreur d'endormissement dans une situation où le transfert m'apparut « acquis ». Si tant est alors qu'un commencement n'eut jamais lieu, c'est surtout la fin qui en fut prompte : dans un rêve, un samouraï se tenait sur le seuil d'une porte, empêchant le passage vers l'autre côté, interprété alors par la patiente comme le signe qu'il lui fallait s'arrêter là. J'en fus impuissant à infléchir le cours, si ce n'est pour mon propre compte, à percer à jour une assurance qui se dégonfla comme la baudruche qu'elle était.

4. ↑ J. Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement », dans *Mon enseignement*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 12.

5. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 539.

6. ↑ J. Lacan, « L'impuissance de la vérité », leçon du 10 juin 1970 du *Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 191-208.

7. ↑ S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 3<sup>e</sup> éd., 2013, p. 80.

8. ↑ Que Lacan évoque en particulier dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (dans *Écrits, op. cit.*, p. 589), et *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 227.

9. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 589 : « [...] les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort ; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit. »

Que l'analyste, dans son acte, n'y soit pas en tant que sujet, ne l'exonère pas de sa présence active. « L'important, c'est que ça se passe à vos frais <sup>10</sup> », prévient Lacan. L'essence de l'acte relève de l'acte symptomatique, forme élective du ratage, « jamais si bien réussi que quand il est un acte manqué <sup>11</sup> ». Pas en mesure d'y répondre, le psychanalyste a cependant la responsabilité d'en répondre, soit de se situer dans la fonction requise par la tâche. Malgré le *pousse-à-la-compréhension* du classique : « *Vous voyez ce que je veux dire* <sup>12</sup> ? », l'offre est plutôt d'un décalage de l'axe imaginaire d'un dialogue. La place du mort, dans la métaphore du bridge, articule ce nécessaire pas de côté, discernant l'ensemble vide, enforme de l'Autre dont il certifie et rend opératoire la structure de trou. Jouer avec le jeu du mort, pour l'analyste, revient à ne pas s'encombrer de ses propres signifiants ; c'est dans les dits du sujet qu'il va tenter de faire résonner des signifiants particuliers. On touche là une limite de la métaphore, puisque c'est en quelque sorte un jeu « à qui perd gagne », où il est visé que ce soit le « joueur-analysant » qui y gagne en savoir... L'abnégation de l'analyste, forme en creux de son acte, vise à ce que le sujet analysant s'absente assez de sa parole – association libre – pour que son inconscient se fasse entendre.

N'y être pas en tant que sujet... L'acte à l'entrée de l'analyse relève du désir de l'analyste, lui-même à structure d'acte ; il en est le produit. L'analyste sait « qu'il est lui-même, comme sujet, dans le même rapport à la vérité que celui qui lui parle <sup>13</sup> » ; aucun statut ni titre ne soutient la légitimité d'un « être-analyste ». Le *manque-à-être* prévaut, le chaudron est troué, de toujours ; ledit analyste ne sera effectif que dans l'exercice de l'analyse, comme opérateur pour un analysant. « Le psychanalyste ne tient qu'à n'avoir pas maille à partir dans son être <sup>14</sup>. » C'est la condition pour que commence une psychanalyse... qui ait chance de se finir ! Dans ce menu chinois <sup>15</sup> de l'offre, l'analyste engage l'analysant dans une tâche qui est un leurre, car l'inconscient ne passe que par les bévues du langage : pas de *vérité-toute*, pas de signifiant à capitonnage définitif. C'est un fait de structure, sa faille essentielle, et ça laisse à désirer : ce qui est une bonne nouvelle ! La psychanalyse soutient l'expérience de l'impossible du sujet dans le

10. ↑ J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 14.

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique, op. cit.*, p. 74.

12. ↑ Dans ce texte, toutes les citations en italique et entre guillemets sont des paroles de patients.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme, op. cit.*, p. 412.

14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 215.

15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 242.

langage. Si l'analyste est celui qui se met en place d'inciter une investiture qu'il sait fallacieuse, le *sujet supposé savoir* est un leurre dont les effets sont bien effectifs, instaurant un mode de dire qui dépasse le versant imaginaire des motions libidinales du transfert, alors dévalorisé. Freud « a tout de suite reconnu que [...] ce pouvoir ne lui donnait la sortie du problème qu'à condition de ne pas en user, car c'est alors qu'il prenait tout son développement de transfert <sup>16</sup> ». En installant l'analyste en responsabilité de son acte, dans la dissymétrie de cette relation transférentielle, Lacan assume la reconnaissance de son pouvoir, et en dessine les contours de son usage, une éthique : politique du *manque-à-être*, usage de l'*impouvoir*. L'analyste se fait l'incarnation d'une supposition de savoir inconscient – seul le symptôme sait – et sa pratique se soutient d'un savoir-faire avec l'*impouvoir*. Il ne lui revient pas de viser à « faire le bien », mais de poser les conditions pour que le sujet analysant trouve à se débrouiller au mieux de ses nouages singuliers.

Pour ce faire, silence ! Plus exactement, silences pluriels : silence à valeur interprétative, et silence correspondant à ce semblant de déchet *a* <sup>17</sup> qui est la place d'où opère l'analyste dans le dispositif. Lacan l'a illustré avec le tableau de Munch, le silence n'est pas toile de fond, silence des espaces infinis qui précéderait la parole, voire le son. Le cri provoque, cause et fait surgir le silence ; pas de silence sans parole. La langue en français le souligne, et la cure le confirme : si « se taire » existe, le silence, il faut le faire ! Faire silence, lui donner place, le faire entendre et opérer en place d'agent : c'est la fonction de l'objet dans le dispositif, responsabilité de l'analyste. À partir de son propre silence, sa capacité à s'abstenir quant à sa propre subjectivité, essence de l'attention flottante, il ouvre au seuil du vide. L'analyste donne de son « savoir-faire-silence » sur son propre texte, forme paroxysmique d'un usage de l'*impouvoir* et mise en œuvre de son aptitude à se soumettre aux positions subjectives de celui qu'il écoute. Un silence en acte présentifie le refus d'un savoir dogmatique établi, déjà dit, pour convoquer le savoir insu visé dans une cure, inédit. Le silence n'est jamais total, il n'est pas un silence de mort : il se fait au contraire production d'une ignorance, ignorance du réel dont le sujet reçoit sa condition. Les silences de l'analyste ne valent donc pas comme règle de conduite, mais visent le réel en jeu dans l'analyse. L'enjeu est de le faire passer au dire, et un dire silencieux, qui ne relève d'aucun dit, porte en germe ses effets possibles : « *J'ai l'impression que votre silence a fait plus de bruit que n'importe quelle parole que vous auriez pu dire ! En cet instant, j'ai été interloquée*

16. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 597.

17. ↑ Impromptu du 2 décembre 1975, dans sa conférence au Massachusetts Institute of Technology, *Scilicet*, n° 5-6, Paris, Le Seuil, 1976, p. 53-63.

par la certitude que rien ne pouvait être plus important que d'être là. » Le sujet est un effet du langage, mais un effet de vide, qui le décerne comme pure structure de langage, d'autant plus ambigu de ce qu'on ne sait pas le situer. Non localisable, le silence ne se prête pas à la maîtrise, mais dessine une autre géométrie, incitant chaque Un à la singularité de son dire. Lacan rappelle que l'interprétation n'implique pas forcément une énonciation, et que la portée d'une interprétation analytique va beaucoup plus loin que la parole, où résonne sur le corps la rencontre de la jouissance et de *lalangue*. Ce qui compte, c'est que la voix résonne non pas dans un vide spatial, mais dans le vide de l'Autre : « *Quand je viens ici, je m'entends parler, j'entends ce que je dis.* » Le vide auquel notre désir doit se limiter, place à laisser au désir pour qu'il s'y situe, c'est le vide de son manque de garantie et de son essence énigmatique.

Mais pour prendre le silence au sérieux, ce n'est pas tant son ineffable que sa matière à quoi il nous faut prêter l'oreille : tremblements, trébuchements, mouvements de l'air au passage des sons, vibrations infimes. Les arts du son nous l'enseignent : les silences en musique, pauses et soupirs, ont une consistance propre. Le silence après Mozart tympanise encore, et le *Silence avant Bach*<sup>18</sup> résonne comme un franchissement de la crainte et de l'effroi vers une avenue du désir, pour paraphraser Lacan dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache ». « *Silencio ! Que se vai cantar o fado*<sup>19</sup> » : des conditions de silence sont nécessaires pour débiter un *fado*, qui ne s'entend que partagé – est *fadista* non pas seulement celui qui chante, mais aussi celui qui écoute. John Cage l'a porté à sa pointe extrême dans son œuvre silencieuse, *4'33"*<sup>20</sup>, une des œuvres musicales ayant suscité le plus de... commentaires – en l'occurrence particulièrement bien nommés ! Le silence advenu, délibérément dégagé des personnalités du compositeur et de l'interprète – destitution –, fut tout sauf silencieux : plutôt bruissant alors des bruits du monde, permettant leur échappée belle, au hasard. Le public devenu actif se laissait guider par ses désirs et sa sensibilité plutôt que par une musique imposée. Éphémère, précaire, aléatoire et contingent, ce silence est moment au fil de la rencontre, dans le seul temps et l'art de sa performance : comme l'est une interprétation, preste dans l'esp d'un laps ! Dans notre clinique, « art de la parole », la matière silencieuse passe dans les interstices de *lalangue*, les intervalles des associations, « la

18. ↑ *Die Stille vor Bach – Le Silence avant Bach*, film de 2007, œuvre du réalisateur catalan Pere Portabella.

19. ↑ « Silence, on va chanter le fado », ou, plus exactement, « Va se chanter le fado ».

20. ↑ Comme une version acoustique du *Carré blanc sur fond blanc* de Malevitch.

lacune des mots <sup>21</sup> ». Les muets entre les lignes des dits, hésitations, arrêts, pauses dans le discours, pensées incidentes, etc., indiquent au clinicien, tel au boucher de Zhuangzi, les points d'articulation et de jointure propices au maniement de la coupure signifiante.

Mais le seul support de la psychanalyse est la parole, et tout particulièrement dans les premières séances, qui font l'objet de l'énonciation de la consigne d'association libre et son « Dites ! » sur tous les tons : comment cette pratique de bavardage peut-elle conduire à « une éthique convertie au silence <sup>22</sup> » ? Lacan insiste sur la distinction entre *tacere* et *silere*, et répète que le silence comporte la parole. D'où l'artifice du dispositif analytique : la règle incite l'analysant à parler, fouiller de ses mots les énigmes de sa vie, produire des signifiants en une quête du savoir dont les effets de sens, dans un premier temps, assourdissent plutôt le silence. Comment viser le point éthique du silence si ce dernier est la condition de la parole ? Passer le silence au faire n'est pas simple technique d'un « faiseur » ni d'un faisant(t), fonctionnaire du silence, mais le risque assumé du semblant d'objet en tiers agissant. Le bavardage de la cure tire son efficacité de ce que l'analyste se fait semblant d'objet par son silence : il en présente la place même, offre de l'espace de possibilité d'un dire. *« J'avance sans un bruit, les voix se sont tues, y'a même plus d'écho. Je marche dans un espace vide [...] C'est comme si le silence recouvrait d'un voile ma mémoire, et pourtant, c'est comme s'il me parlait, sans un son. Je l'entends et je ne le sais pas, mais je sais que c'est un nouveau commencement. Une question traverse ce silence et moi je la suis. »*

Garder le silence ne suffit pas, ma patiente du samourai me l'a appris, encore faut-il le faire ! Et paradoxalement, cela en passe parfois par donner de la parole ou du son ! La psychanalyse apprendrait-elle aux analystes à se taire pour pouvoir parler de la bonne façon ? Raymond Devos en saisit son marchand de bois : « Ce n'est pas en parlant de stères qu'on va s'entendre ! » Pour faire silence, il ne suffit certes pas de se taire, mais encore cela se peut-il par la parole même, et autres bruitages à valeur interprétative : soupirs, râles, grognements, borborygmes, voire en « modèle zen » selon Lacan, sarcasmes, coup de pied ou aboiement <sup>23</sup>. Je n'ai pour ma part pas d'illustration liée à quelque jappement, mais je garde le souvenir d'un effet de dégageant produit par un sarcasme visant une litanie incessante : « C'est

21. ↑ F. Ponge, *Le Parti pris des choses*, suivi de *Proèmes*, Paris, Gallimard, 2008, p. 144 : « J'avais d'abord compté beaucoup sur les mots. Jusqu'à ce qu'une espèce de corps me semblât sortir plutôt de leurs lacunes. Celui-là, lorsque je l'eus reconnu, je le portai au jour. »

22. ↑ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », art. cit., p. 684.

23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 104.

sûr qu'au chat et à la souris, on peut continuer à jouer bien après l'école ! » La séance suivante fut l'occasion d'un lapsus de cette patiente au cœur du récit d'un rêve rapporté : « *J'ai cette fois réussi à me tirer de là en me faufilant dans un trou de... sourire.* » S'entendant, elle put lâcher, dans un éclat de rire, la trame plaintive de ses récriminations.

Et puisque chaque langue a son prix, je vais conclure en langue basque, qui arrime la parole du même poids que le silence en français, puisque « parler » se dit *hitz egin*, soit littéralement « faire parole ». Cela fait mouche quant à l'incarnation d'un acte de parole, style d'un sujet et de sa façon d'habiter le langage. La visée d'un dire s'y entend, dédaignant alors tout bla-bla ou « disque *ourcourant*<sup>24</sup> » d'un *hitzezko hitzak* : ce ne sont que des « paroles verbales ».

---

24. [↑](#) Ou « langue de bois », pour encore un clin d'œil à Raymond Devos.

# IV<sup>E</sup> CONVENTION EUROPÉENNE DE L'INTERNATIONALE DES FORUMS

---

*Venise, 12-14 juillet 2025*

*Journée de l'École*

« La passe : expérience et témoignages »

*Journées de l'IF*

« Le symptôme dans la psychanalyse »

## Réplique 5

Pedro Pablo Arévalo

### Témoignages et témoignages \*

« Il y a, dans la vie, des coups si forts... Moi je ne sais !  
Des coups comme de Dieu la haine ; comme si avant eux  
le ressac de tout ce qui fut souffert  
se déposait dans l'âme... Moi je ne sais !

[...]

Ils sont parfois les poulains de barbares attilas ;  
ou bien les hérauts noirs que la Mort nous envoie. »

César Vallejo, *Les Hérauts noirs*, 1918

Dans la « Réplique » précédente, Carmine Marrazzo reprend et élabore un point abordé dans l'argument de la Journée de l'École de la IV<sup>e</sup> Convention européenne, celui du rapport entre expérience, transmission et témoignage dans la passe, dans une comparaison avec un autre domaine où ces notions s'appliquent : les guerres, l'Holocauste et les traumatismes en général. Marrazzo se réfère à plusieurs auteurs qui ont écrit sur l'Holocauste, certains d'entre eux étant des survivants de cette terrible horreur, et pose des questions suggérant d'éventuels effets ou similitudes avec la psychanalyse en général, et la passe en particulier. Le sujet avait déjà été abordé par Didier Castanet dans son article « Témoignage : entre vérité et acte », dans le numéro 25 de *Wunsch*, très récemment publié <sup>1</sup>.

\* ↑ Les membres européens du CIG sortant (2023-2024) ont proposé une série de *Répliques* en préparation à la Journée École « La passe : expérience et témoignages », qui s'est tenue à Venise le 12 juillet 2025.

Ce texte bénéficie du débat de certains points de la présentation d'Ana Alonso sur « Transmission et formation de l'analyste », dans la séance du 5 mai 2025 du séminaire « La formation de l'analyste, de Freud à Lacan », activité ouverte à l'IF-EPFCL, inscrite dans le Forum psychanalytique Barcelone. Vidéo disponible.

Traduction par Pedro Pablo Arévalo avec relecture par Anne-Marie Combres.

1. ↑ *Wunsch*, Bulletin international de l'EPFCL, n° 25, 2025, p. 17, disponible en ligne <https://www.champlacien.net/>

Même s'il est compréhensible de souligner l'Holocauste comme forme extrême de génocide, l'histoire de l'humanité est en réalité remplie de massacres effroyables, ainsi que d'atrocités commises par des groupes ou des individus. J'éprouve une certaine pudeur à mentionner ces actes, parmi les plus abominables attribuables à l'homme, sans me consacrer à les dénoncer, à les attaquer, à les rabaisser. Le fragment des *Hérauts noirs* dans l'épigraphe est une façon de me permettre de ne pas le faire.

Ceux qui témoignent d'un trauma subi, que ce soit en masse, en groupe ou individuellement, le font à partir de leur subjectivité. Les raisons de le faire peuvent être très variables : besoin d'effacer un peu de la marque terrible que cela leur a laissée, tentative d'assimiler dans une certaine mesure l'horreur de ce qu'ils ont vécu, recherche de reconnaissance de leur condition de victimes et dénonciation de l'auteur, entre autres. Le témoignage perd-il de sa valeur parce qu'il est un récit subjectif ? À mon avis, non, mais il faudrait faire une analyse plus approfondie, ce qui dépasse le propos de ce bref texte.

En psychanalyse, nous avons la pratique du témoignage, je pense de deux manières différentes. D'une part, les récits des patients au cours de leur analyse, même si nous ne les appelons pas ainsi, comportent des témoignages des souffrances qu'ils ont subies au cours de leur vie, quelle que soit leur nature, individuelle, groupale ou collective. D'autre part, nous avons les témoignages de la passe, ceux des passants auprès des passeurs. Il y a aussi ceux des passeurs au cartel de la passe, mais pour le moment je ne les inclus pas dans cette élaboration.

Même si le dispositif de la passe est là pour témoigner du passage de l'analysant à l'analyste, les raisons de la demander peuvent être très diverses, comme je l'explique dans mon article « Pourquoi la passe ? », paru dans le numéro 25 de *Wunsch*<sup>2</sup>. Pour le présent texte, je me limiterai aux cas où un analyste a effectivement émergé comme produit de l'analyse, et donc où il y a eu une fin concluante, ou qu'il est sur le point d'y arriver.

Les « témoignages » faits au cours de l'analyse sont semblables à ceux des victimes d'atrocités en tant que tous sont faits à partir de la subjectivité de chacun. Ils se déroulent cependant dans des espaces très différents, les uns publics et les autres privés, les uns à partir du caractère de semblant, les autres propices à l'élaboration du réel. Dans les deux cas, c'est un « je »

---

2. ↑ *Ibid.*, p. 26.

solitaire qui cherche désespérément l'Autre et sa garantie », pour reprendre les termes d'Anastasia Tzavidopoulou <sup>3</sup>.

Quant aux témoignages de passe, ils sont aussi faits à partir de la subjectivité, mais dans ce cas il s'agit d'une subjectivité transformée, pour ainsi dire. Au terme de l'analyse, il n'y a plus de regard fantasmatique sur ce qui a été vécu, l'Autre a perdu sa consistance et le cours de l'analyse a dû produire un grand vidage de jouissance, pour ne citer que trois éléments qui marquent une différence infranchissable. De plus, alors que le témoin d'un trauma cherche en quelque sorte à assimiler ce qui s'est passé, à réduire l'horreur, celui qui témoigne dans la passe est quelqu'un qui l'a déjà fait, qui a déjà atteint cet objectif, cela et plus encore, après de nombreuses années et d'innombrables occasions d'en « témoigner » et de l'élaborer dans son analyse.

L'un est-il plus vrai que l'autre ? On attendrait sans doute d'un témoignage de passe qu'il soit moins subjectif et moins chargé de jouissance, plus proche de la réalité « objective ». Par ailleurs, en psychanalyse, la vérité a un sens et une valeur très différents de ceux de la sphère publique, de la science ou du droit, par exemple.

Une parenthèse nécessaire, à propos du signifiant « rebut ». Cette notion a pour nous, psychanalystes lacaniens, une grande valeur théorique et clinique, se référant au désir de savoir dans le réel comme produit du passage de l'analysant à l'analyste : « Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite (humanité) <sup>4</sup>. » Je ne peux cependant pas faire de comparaison, non sans un développement minimal, avec le signifiant « rebut » en référence aux génocides et autres atrocités commises par l'homme contre l'homme lui-même. Mon commentaire dans le deuxième paragraphe, au début, explique pourquoi.

Pour finir, je voudrais dire brièvement qu'en examinant les récits des témoins de crimes de guerre, il est frappant de constater qu'il y a de faux témoignages. En ce qui concerne l'Holocauste, les cas d'Enric Marco, de Benjamin Wilkomirski, de Misha Defonseca et de Joseph Hirt, par exemple, sont bien connus. Il en va de même pour tout autre génocide. Laissant de côté les raisons pour lesquelles il y a de faux témoins, la question se pose : y a-t-il de faux témoignages en psychanalyse ? En ce qui concerne le déroulement de l'analyse, il est évident que les patients ne racontent pas

3. ↑ A. Tzavidopoulou, « L'impératif de la solitude : satisfactions épistémiques, enthousiasme éphémère », *Wunsch*, Bulletin international de l'EPFCL, n° 24, 2024, p. 41, disponible en ligne <https://www.champlacien.net/>

4. ↑ J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 308.

seulement leur histoire de manière subjective, mais qu'ils peuvent même y incorporer des mensonges, des souvenirs-écrans et d'autres manifestations de la vérité menteuse. Cela ne nous surprend pas. Cela fait partie du matériel de travail.

Et dans la passe ? Reste la question intéressante de savoir si un passant qui n'a pas fait le passage de l'analysant à l'analyste, ni atteint une fin d'analyse concluante, peut néanmoins le simuler si bien qu'il puisse tromper les passeurs et le cartel de la passe. Je ne sais pas s'il est possible d'arriver à une réponse définitive par la logique, mais en tout cas il faut considérer que dans le témoignage de la passe, ce qu'on essaie de transmettre n'est pas transmissible par les dits et le semblant, c'est quelque chose de l'ordre du dire et de la jouissance (y aurait-il moyen de les simuler ?). Je ne sais pas si un tel acteur génial existe ou a existé parmi les centaines d'analystes qui ont fait la passe, mais je ne serais pas étonné que quelqu'un l'ait tenté ou le tente à l'avenir. Mais je doute fort du succès d'une telle tentative.

Je m'arrête à ce point et passe le relais au prochain répliquant.

## Réplique 6

Antonia Maria Cabrera

### Sur le dire de la passe \*

Dans sa « Réplique » sur la transmission dans la passe, Radu Turcanu nous dit qu'il ne reste au cartel, après avoir écouté les échanges croisés entre les passeurs, le passant et les membres du cartel, que des lambeaux et des précipités, par lesquels nous prenons acte d'une transmission, avec sa logique singulière et traçable dans l'expérience de la passe.

La première chose qui m'est venue à l'esprit, c'est qu'il s'agit de bribes, de lambeaux de mots, qui sont extraits des direx que le passant a élaborés tout au long de son analyse. Des mots dont il doit nécessairement extraire certains pour construire son récit de ce qui s'est passé dans le transfert, pour ainsi hystoriser son parcours analytique et trouver le point à partir duquel il s'autorise comme analyste.

Il y a là une première séparation, qui comme telle requiert un travail préalable pour se séparer du récit de son histoire, et des direx qui le soutiennent, car, comme le dit C. Soler dans le numéro 16 de *Wunsch*, « il y a de cela dans l'hystorisation que quelqu'un fait, non de sa vie déjà hystorisée par l'analyse, mais de son analyse <sup>1</sup> ».

Le cartel, à son tour, s'occupera d'accueillir, d'écouter et de construire ces dits.

Parfois, dans certains témoignages de passe, il s'avère que quelque chose d'autre au-delà, quelque chose qui se laisse entendre, parvient à passer. Quelque chose qui résonne chez celui qui écoute et qui, comme un mot d'esprit, touche et provoque le rire, la perplexité, la surprise ou d'autres

---

\* ↑ Les membres européens du CIG sortant (2023-2024) ont proposé une série de *Répliques* en préparation à la Journée École « La passe : expérience et témoignages », qui s'est tenue à Venise le 12 juillet 2025. Traduction par Francisco José Santos.

1. ↑ C. Soler, « Vu des cartels de la passe », *Wunsch*, Bulletin international de l'EPFCL, n° 16, 2017, p. 66, disponible en ligne <https://www.champlacien.net/>

affects... Quelque chose s'écoule sous les dits, qui se laisse entendre à travers eux, car il n'énonce pas.

Ce qui se fait entendre et qui résonne, c'est le dire. Un possible Un-dire, par exemple, issu d'un témoignage de passe qui, comme une phrase unique, sans être énoncé, peut être déduit et clarifié à partir de tous ses dits. Un-dire, comme celui de Lacan dans la « Préface » : « Je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit <sup>2</sup> », que nous pouvons lire comme « Je suis déterminé par le poème que je suis, sans en être l'auteur, l'artificier ».

Le poème est un dire qui le détermine, dit Colette Soler dans le numéro 10 de *Wunsch* <sup>3</sup>, et qui implique à son tour une conception de l'inconscient et de sa relation avec les sujets. En matière d'inconscient, tout passe par le dire. Le poème se sert du signifiant, qui, lui, est bête, c'est-à-dire, en lui-même, hors sens, pour produire un sens inédit. Et « qui s'écrit », avec cela Colette Soler nous dit que dans l'analyse, ce qui est écrit est une trace du dire.

Pour finir, je poserai une question à Pedro Pablo Arévalo à propos de sa Réplique, « Témoignages et témoignages ». Il se pose la question de savoir s'il y a de faux témoignages en psychanalyse, s'il peut y avoir une simulation si bien faite qu'elle puisse tromper les passeurs et le cartel de la passe. Et il m'est venu à l'esprit ce qu'on appelle les « passes fictives », qui n'ont, bien sûr, rien à voir avec les « passes simulées » auxquelles s'intéresse Pedro Pablo Arévalo. Lacan parle des passes fictives dans « Télévision ». Il dit à ce propos : « Heureux les cas où passe fictive pour formation inachevée : ils laissent de l'espoir <sup>4</sup>. »

Anastasia Tzavidopoulou, dans le numéro 8 d'*Échos* <sup>5</sup>, se pose la question de savoir si une passe fictive est une passe manquée. Et elle répond qu'au fond il ne s'agit pas de passes manquées, ni pour le cartel, ni pour la CIG et par conséquent ni pour l'École. C'est un travail qui se fait dans l'ombre mais qui apporte de la lumière dans les élaborations qui s'ensuivent. C'est donc un travail qui laisse de l'espoir dans la mesure où la formation ne s'arrête jamais.

Ces passes simulées laisseraient-elles de l'espoir ?

2. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.

3. ↑ C. Soler, « Mettre le réel à sa place », *Wunsch*, Bulletin international de l'EPFCL, n° 10, 2011, p. 23, disponible en ligne <https://www.champlacacien.net/>

4. ↑ J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 510.

5. ↑ A. Tzavidopoulou, « "Passe fictive pour formation inachevée" ? », *Échos, Echoes, Ecos, Echi*, Bulletin du Collège international de la garantie, n° 8, décembre 2024, p. 7, disponible en ligne <https://www.champlacacien.net/public/1/epPrincipes.php?language=1&menu=1>

## Réplique 7

Martine Menès

### « La vérité du témoignage repose dans l'incomplétude de la vérité \* »

La procédure de la passe met en jeu deux modalités de témoignage : le témoignage du passant qui n'arrive qu'indirectement au cartel et les témoignages des passeurs qui le transmettent.

Averti que le témoignage est toujours un faux témoignage, d'où l'écart que le cartel remarque parfois entre les récits des deux passeurs, Lacan a prévu plusieurs écoutants, d'abord un jury, puis deux passeurs et cinq membres d'un cartel qui écoutent, entendent, peut-être.

Impossible de dire le vrai, pas de vérité toute, certains y seraient semble-t-il plus sensibles. Alors l'un joue le passant, un autre se confond entre sa propre analyse et celle dont il témoigne, un ne sait quoi rapporter, sidéré peut-être par l'impossible de la tâche.

Toute la vérité ne peut pas se dire, elle se dit cependant, traversant les dits, supportant l'impossible, elle se trace et se laisse saisir par ceux qui sont là pour, dans le cartel. Ce n'est pas le miracle de l'écoute ; c'est qu'à travers les mi-dits filtre, ou pas, ce qui est attendu, pas seulement une fin d'analyse, d'ailleurs pas toujours effective, mais une position dégagée de la jouissance souffrante du symptôme, qui laisse le passant étourdi pour un temps face à un nouveau désir, celui de l'analytiste.

En somme, toute passe est inachevée, ce qui permet que l'AE nouveau reste sur la brèche d'où il pourrait (s')éclairer sur l'objet de la psychanalyse : l'inconscient.

\* ↑ Les membres européens du CIG sortant (2023-2024) ont proposé une série de *Répliques* en préparation à la Journée École « La passe : expérience et témoignages », qui s'est tenue à Venise le 12 juillet 2025.

J.-D. Causse, « L'incomplétude de la vérité et la force du témoignage », *Revue Laval théologique et philosophique*, volume 71, n° 1, 2015, p. 15-27, et J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, leçon du 10 avril 1973, en particulier p. 85.

## Préambule

Josep Monseny Bonifasi

### Déchiffrer à travers l'interprétation \*

« C'est ça que je dis que, ni dans ce que dit l'analysant, ni dans ce que dit l'analyste, il y a autre chose que l'écriture. »

J. Lacan, *Le Moment de conclure*, 1977

La psychanalyse est née lorsque Freud, sous l'influence de Charcot <sup>1</sup>, a abandonné ses activités scientifiques, pour une approche de l'hystérie qui révélait sa composante de langage et sa composante de jouissance sexuelle, déjà anticipée par d'autres auteurs avant lui.

Si un symptôme peut être produit chez une patiente par les dires de l'hypnotiseur, et soldé par ces mêmes dires, il est inévitable de conclure que, chez les humains, il y a des symptômes qui sont l'effet du langage. Ce qui intéresse Freud, ce n'est pas tant de produire, ou plutôt d'imposer, de « nouveaux symptômes » comme le fait l'hypnotiseur, que d'élucider les dires qui opèrent déjà de manière durable dans les symptômes du patient, comme effet de son entrée dans le bain du langage de l'Autre.

Cela implique qu'il y a quelque chose qui est é(ins)crit dans sa psyché au-delà de son moi et qui échappe à son contrôle. C'est-à-dire qu'une chose *inconsciente* est active, et provoque différentes formations : par exemple, des symptômes dans le sens de malaises, des lapsus, des rêves... Mais pas seulement cela, le moi même avec lequel le sujet se conforme à une structure de symptôme. Il y a donc pour Freud une « historicisation primordiale » inconsciente, qu'il doit être possible de réécrire.

\* ↑ Préambule aux Journées de l'IF « Le symptôme dans la psychanalyse », qui se sont tenues à Venise les 13 et 14 juillet 2025.

1. ↑ S. Freud, en 1886, publie la traduction des *Leçons sur les maladies du système nerveux* de J.-M. Charcot.

Mais tant qu'elle est inconsciente, elle n'est pas directement déchiffrable, comme la pierre de Rosette. Et comme nous l'avons dit, Freud ne veut pas non plus « réécrire » par-dessus selon les valeurs de l'hypnotiseur comme tant de psychologues et de thérapeutes divers veulent le faire, même à notre époque ; ce qu'il désire, c'est qu'un fonctionnement du sujet soit rétabli en congruence avec les aspirations inconscientes, les désirs, les pulsions, les amours du patient lui-même.

Pour ce faire, il n'a qu'un seul moyen : la parole des patients. L'hystérique lui apprend à écouter son dire, ouvrant ainsi toutes les complexités de la relation entre l'oral et l'écrit, et *vice versa*, qui sont saisies dès ses premières analyses, dès 1895, comme on le repère dans « Le rêve de l'injection faite à Irma <sup>2</sup> ». Cette question traverse toute l'histoire de la psychanalyse et d'autres champs du savoir : la linguistique et d'autres domaines culturels tels que le monde anglo-saxon. Lisez Walter Ong dans son ouvrage *Oralité et écriture, La Technologie de la parole* <sup>3</sup>, et son influence sur les théories de la communication.

En utilisant la parole et seulement la parole, l'analyste ne déchiffre pas directement l'inconscient comme Champollion l'a fait avec la pierre de Rosette – il n'y est parvenu que lorsqu'il a compris que certains signes ne représentaient pas des choses mais des sons. De même, Freud <sup>4</sup> a jugé nécessaire de faire la différence entre *Sachvorstellung*, représentation de chose (de nature visuelle), la seule qui, selon lui, serait dans l'inconscient et que selon Lacan la lettre transforme en a-chose, plutôt réelle ; et le *Wortvorstellung* (de nature acoustique) du système préconscient-conscient. Ainsi, la question de l'articulation oral-écrit se révèle d'une façon simultanée à celle de l'articulation de la manière d'opérer avec la parole consciente sur « la a-chose inconsciente ».

Freud met en place deux règles dans le travail psychanalytique : l'association libre chez l'analysant et l'attention flottante chez l'analyste. Les deux se passent de « l'illusion communicative » des mots. Il s'agit de cesser de traiter le signifiant comme un signe et de prendre en compte la polysémie et même la polyphonie, en se passant de l'exactitude, en écoutant le signifiant et sa production de sens, ainsi que de la recherche de la vérité toujours fuyante. Mais cela conduit à l'analyse comme interminable, qui n'échappe guère aux effets de la suggestion et aux remaniements des

2. ↑ S. Freud, « Le rêve de l'injection faite à Irma », (1895), dans *L'Interprétation des rêves*, dans *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, PUF, 2003, p. 141-156.

3. ↑ W. J. Ong, *Oralité et écriture, La Technologie de la parole*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

4. ↑ S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (1939).

semblants sans atteindre le réel. Freud débouche sur le roc de la castration comme limite et sur la pulsion de mort qui nourrit la répétition du mal.

Ce sera Lacan qui formulera comme nécessaire de viser à un au-delà de ces dits semblants, au-delà du mur qu'ils érigent face au réel, conscient que la science opère des transformations dans cet au-delà avec l'utilisation de ces « petites lettres », selon son expression dans le *Séminaire VII* sur l'éthique <sup>5</sup>.

Il en déduit que l'interprétation analytique doit aussi pointer vers cet au-delà, de *l'amur* moyennant la lettre, à la place de la conjonction de la jouissance et du réel. Pas sans l'interprétation signifiante, mais à travers elle. L'équivoque jouera ici un rôle fondamental, dans lequel la lettre est indispensable, même si elle est muette comme le *h*. Sinon, comment pourrait basculer le « pas de sens » ? Comme dans cette blague des Basques qui lisaient sur le mur : « *Aceros* (aciers) inoxydables » et qui se sentaient exigés par l'impératif : « *Haceros* (faites-vous) inoxydables », changeant la rigidité du fer pour l'alacrité de l'agir. On perçoit que la psychanalyse ne sera pas sans l'écrit, pour reprendre l'expression de C. Soler <sup>6</sup>.

Ainsi, l'attention flottante de l'analyste doit servir à lui permettre de « lire dans l'écoute » et ainsi traverser le champ de l'interprétation signifiante pour intervenir dans le chiffré-déchiffré permanent de l'inconscient, l'interprétant infatigable.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, version Staferla, leçon du 18 mai 1960, p. 183.

6. ↑ C. Soler, « La psychanalyse, pas sans l'écrit », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 10, Paris, EPFCL, 2011, p. 9-39.

# ÉTHIQUE ET CORPS EN PSYCHANALYSE

---

## Vincent Zumstein

### La marque du dis-corps sur le sujet et corps parlant \*

Constatons, d'emblée, que l'approche contemporaine des liens sociaux et de la rencontre des corps change. Il y a une accélération, depuis le covid, d'une distanciation des corps, d'abord justifiée par la pandémie de 2020 et ensuite prolongée par le développement des échanges à travers les réseaux sociaux, de l'utilisation des SMS, des applications diverses et variées qui banalisent l'idée que le sujet n'aurait plus autant besoin d'une présence des corps, mais, aussi, que son désir pourrait être pris en charge. Aussitôt désiré, aussitôt une réponse ou une solution. Les sites de rencontres proposent un partenaire « sur mesure » en fonction de ce qu'on croit être important, rationnellement, faisant penser qu'on tombe amoureux sur des critères objectifs ne prenant pas en compte la dimension contingente et inconsciente de chaque partenaire. Or, quand il y a rencontre, il y a rencontre « des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel <sup>1</sup>. »

Le sujet contemporain est également, pour prolonger son corps, affublé de nombreuses prothèses. Nous avons bien sûr nos téléphones portables, des applications qui accompagnent l'être humain dans ses déplacements, comme le GPS pour la conduite automobile, dans sa gestion quotidienne, ses achats, ses voyages, ses écrits, etc. Donc, que nous le voulions ou non, nous nous rendons compte que quelque chose est en train de changer en profondeur dans l'économie des pulsions et dans la gestion des corps qui en est solidaire. Il y a une prolifération des techniques du corps ou, pour être plus précis, des techniques du signifiant. Il s'agit de faire entrer les corps dans un ordre. Alors bien sûr, la psychanalyse n'échappe pas à cela, mais

---

\* ↑ Intervention prononcée lors de la Journée « Éthique et corps en psychanalyse », organisée par le pôle Provence-Corse à Marseille, le 26 avril 2025.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 132.

disons qu'elle permet, qu'elle rend possible la mise en ordre au *un par un*, de chaque sujet s'autorisant de lui-même, pour faire ses propres choix subjectifs, et donc le laisse décider de son rapport à son sexe et à sa sexualité.

Je précise que dans notre réflexion il s'agira, aussi, de suivre une éthique bien précise, qui prend en compte bien sûr l'inconscient et le discours subversif de la psychanalyse, qui tente de maintenir une béance et cette dimension du réel comme visée, bien qu'impossible à dire. Mais attention, ce réel n'est pas un de ces signifiants terminus, il faut plutôt l'entendre comme le début de l'aventure humaine.

Alors, si je reviens à l'idée selon laquelle la psychanalyse ne s'occuperait pas du corps mais du langage, par opposition à des thérapies qui s'occuperaient du corps, ou du soma, la psychanalyse malgré son nom, analyse de la psyché, est une pratique au centre de laquelle se trouve la question du corps. Mais de quel corps parle-t-on ?

Posons d'emblée que l'entrée dans le langage marque le corps avec une soustraction de jouissance. Bien sûr, cette prise dans le langage passe habituellement inaperçue. En revanche, certains sujets ne sont pas forcément à l'aise avec les signifiants dans lesquels ils sont pris. Et puis, il y a ceux qui refusent cette entrée dans le langage, comme ceux qu'on nomme autistes, et ceux qui entrent dans le langage mais qui restent hors discours. Je pense, par exemple, aux sujets dont la langue maternelle doit être mise à distance, en l'absence de ce que nous appelons la fonction paternelle, fonction d'arrimage du langage, ce qui les oblige même, parfois, à travailler une autre langue que la leur. Ce fut le cas de Samuel Beckett<sup>2</sup>.

Et, bien sûr, une analyse est le moment pour un sujet de se rendre compte des signifiants dans lesquels il a été pris, dont la question de la sexualité, c'est-à-dire du rapport au phallus, à l'objet *a* et à l'Autre. Il s'agit, au point ultime, de se rendre compte qu'il n'y aura pas de vérité pour répondre à toutes les questions et de retrouver, pour chaque sujet, la lettre qui commande sa jouissance singulière.

Mais revenons à cette question du corps. L'inconscient freudien, avec ses effets sur le corps, est présent dès la naissance de la psychanalyse, par les symptômes hystériques sous la forme de la conversion. Freud s'est aperçu que l'association libre permettait, en revenant aux causes qui avaient contribué à produire ces symptômes dont souffrait le sujet, de les guérir. Il s'est aperçu qu'une jouissance sexuelle inconsciente avait été éprouvée dans le

2. ↑ Voir à ce sujet, et sur cet auteur, l'ouvrage de D. Marin, *Beckett avec Lacan*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, coll. « ... In Progress », 2021.

corps, mais qu'au moment où elle avait été éprouvée, elle n'avait pas pu être acceptée parce que informulable sur le moment. Et cet éprouvé restait une énigme malgré un recours au corps médical pour tenter de faire céder ces symptômes. Les affections dont souffraient les hystériques, à l'époque de Freud, étaient impressionnantes. Aujourd'hui, elles ont pris d'autres formes.

Continuons avec Lacan et cette question du corps. Il y a, bien sûr, car c'est maintenant un savoir largement partagé dans le monde « psy » de toutes obédiences, l'élaboration de l'image unifiante par le stade du miroir : « Le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image du corps <sup>3</sup>. » J'ajouterai par l'image du corps unifiée, comme le montre ce fameux stade du miroir, stade où se réalise l'ascension du sujet avec son image mais pas sans du signifiant : « C'est toi ! » ou autre formulation qui montre que sans l'Autre le sujet ne peut pas se soutenir dans la position de Narcisse. Le petit sujet a besoin de la validation de l'Autre. Et Lacan de s'interroger sur la valeur de l'image : « Cette préférence pour l'image vient de ce que l'homme anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place – donc naturellement qu'il le vomit <sup>4</sup>. »

Il y a donc la nécessité d'une attribution corporelle chez le sujet parlant. On le constate avec les tout-petits quand on leur nomme les différentes parties de leur corps. Mais tous les sujets ne réalisent pas cette assomption d'un corps morcelé à un corps unifié, avec la réserve qu'on trouve tout de même le corps morcelé dans les rêves et dans les fantasmes. Ce corps morcelé, nous le constatons notamment dans la clinique de la schizophrénie, dans laquelle le sujet peut avoir la sensation que des morceaux de corps sont externes à son corps, bien qu'objectivement, bien sûr, faisant partie intégrante du corps propre du sujet. Et puis, cette unité peut se révéler précaire, puisqu'il y a des sujets qui lors d'un grand choc peuvent avoir, pendant un certain temps, une image d'eux-mêmes disons brouillée jusqu'à ce que se renoue RSI par la mise en mots de ce qu'il s'est passé.

Si nous abordons la question du corps dans l'économie de la jouissance du sujet, et avec le nœud borroméen, « le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui pour y ex-sister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque <sup>5</sup> ». Dans ce même séminaire,

3. ↑ J. Lacan, *La Troisième, intervention de Lacan à Rome en 1974*, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 28.

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ *Ibid.*, p. 26.

Lacan place le corps dans le nœud de l'imaginaire <sup>6</sup>, c'est-à-dire lié avec les nœuds du réel et du symbolique. Mais nous reviendrons sur cette question plus avant.

Dans un premier temps, j'ai donc parlé de l'image du corps, mais il y a aussi la question du premier et du deuxième corps. « Le premier corps fait le second de s'y incorporer <sup>7</sup>. » Donc le sujet se fabrique un corps avec le langage, ce qui fait que le sujet est représenté par un signifiant pour un autre signifiant, avec l'idée que le corps est un produit du langage. Et là, j'aime bien cette expression de Lacan : « Le corps fait le lit de l'Autre par l'opération du signifiant <sup>8</sup>. »

Le sujet est donc un produit du langage, mais pas seulement. En 1970, dans « Radiophonie », Lacan distingue les deux corps : le corps du symbolique et le corps naïf, c'est-à-dire celui dont tout un chacun se soutient et qu'on nomme organisme, dont on ne peut vraiment prendre conscience que lors de différentes pathologies qui font qu'un organe ou une partie du corps dysfonctionne. Habituellement, on ne fait pas vraiment attention au fonctionnement de notre corps. L'organisme a sa cohésion fonctionnelle quasi automatique. En revanche, quand ce corps se manifeste d'une façon ou d'une autre parce qu'il dysfonctionne à cause d'une pathologie, la personne concernée est embarrassée parce que cette manifestation ne dit pas ce qu'elle voudrait dire, car ce que le corps « veut dire, [...] c'est sa jouissance effective <sup>9</sup> ». J'utilise le terme de jouissance dans le sens où ce que le corps exprime ne convient pas, voire pose une énigme. Ajoutons qu'habituellement nous pensons maîtriser notre corps, et certains lui prodiguent de nombreux soins, mais il nous est difficile d'accepter qu'il puisse nous échapper, nous signifier une limite, nous faire souffrir. C'est donc la maladie ou la jouissance qui attire notre attention.

Mais revenons à nos deux corps. Le premier corps et le deuxième corps tel que nous le travaillons ne sont bien sûr pas distincts. Nous les distinguons pour nous repérer un peu, mais « le premier corps fait le second de s'y incorporer <sup>10</sup> ». Cela veut dire que le langage a des effets sur l'organisme, le dénature et le modifie. Donc, le langage fabrique le corps et Lacan utilise le verbe *corpsifier*, qui est un néologisme : « Qui ne sait le point critique dont nous datons dans l'homme, l'être parlant : la sépulture, soit où d'une

6. ↑ *Ibid.*, p. 27.

7. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 409.

8. ↑ J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, Paris, Le Seuil, 1968, p. 58.

9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 109.

10. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 409.

espèce, s'affirme qu'au contraire d'aucune autre, le corps mort y garde ce qui au vivant donnait le caractère : corps. *Corpse* reste, ne devient charogne, le corps qu'habitait la parole, que le langage *corpensifiait*<sup>11</sup>. »

Comme je l'ai dit en introduction, dans le discours courant on a l'idée que le corps, on l'a, de naissance, c'est un fait, et non pas, comme dans la psychanalyse, en tout cas pour ceux qui s'orientent de l'enseignement de Lacan, que le corps, c'est le langage qui nous le décerne. La conséquence de cela est que le corps, admis dans le symbolique, devient un signifiant. Et du coup, cette entrée, cette incorporation n'est pas du vivant. Pour preuve, le sujet est parlé avant sa naissance et après sa mort. Il s'agit bien du corps symbolique disjoint de sa vie. Je cite Lacan : « Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer "par l'os et par la chair", qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne – sauf à atteindre à la réalisation subjective de son être pour la mort<sup>12</sup>. » Dans le même texte, Lacan dit déjà que le langage est corps, corps subtil mais corps. Le corps habite le langage. C'est un résumé des deux thèses inverses que soutient Lacan, le corps n'est corps qu'à la condition qu'il soit admis dans le symbolique, admis par le sujet, mais aussi que le symbolique vienne l'habiter. Ici il faut comprendre que le langage est à la fois dedans et dehors ou ni dedans ni dehors<sup>13</sup>. Pour essayer de franchir cette difficulté, Lacan se référera au tore comme structure qui permet d'approcher le langage en tant qu'il est à la fois dedans et dehors, ou ni dedans ni dehors. C'est dans cette démarcation entre le dedans et le dehors que va venir se nicher le fantasme.

En revanche, cette *dévi-talisation* du corps devient plus explicite si on ajoute cette deuxième opération qui est l'admission du corps dans le symbolique. Pour résumer, disons que le corps vivant jouit et que l'être parlant porte la marque de cette jouissance. On peut dire qu'il y a, à la fois, refoulement, au sens freudien, dans les zones érogènes du corps, et élaboration sous les différentes formes de ce que Lacan nomme l'objet *a*, effet de la confrontation au manque du côté du sujet et non du côté d'un objet ou

11. ↑ *Ibid.*

12. ↑ J. Lacan, « Fonction et champs de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 279.

13. ↑ À ce titre, voir J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux*, Paris, Le Seuil, 2025, p. 67 et p. 135.

d'une prothèse extérieure. D'où le constat que le sujet parlant, du fait même qu'il parle, est en difficulté avec sa jouissance ; ce n'est jamais celle qu'il faudrait et, comme je le soulignais précédemment, elle lui est *opaque*. Elle se présente comme en trop, en excès. Donc, chez le parlêtre, la jouissance est toujours comme un symptôme du corps, disons, comme un réel.

Dans le corps parasité par le langage, ce corps qui a perdu sa jouissance, on peut se demander ce qu'elle devient en dehors des exemples que j'ai cités et qui la fait « rentrer dans le corps », expression que Lacan utilise dans « Radiophonie » en 1970. Prenons comme exemple le symptôme et notamment le symptôme hystérique, c'est-à-dire les conversions hystériques qui traduisent une sorte d'excitation d'une partie interne du corps. Nous pouvons dire que dans ces expressions hystériques, les signifiants de la vérité prennent corps puisque le symptôme est à la fois *vérité* et *jouissance*, et donc la *maladie*, avec la douleur qui lui est associée, envahit le corps désert de jouissance.

En fait, ce qui reste, c'est ce que la libido peut saisir hors corps, dans l'activité pulsionnelle. Disons que cet « incorporel » tente d'attraper hors corps quelque chose pour le « contourner », ratant ce « faux organe <sup>14</sup> ». Référons-nous ici au schéma de la page 163 du *Séminaire XI*. Un cercle représente le corps comme désert de jouissance, qui produit une excroissance qui va chercher un objet que nous nommons l'objet *a*, ou un morceau du corps, voix, regard, excrément, et qui revient sur le corps propre. Cette excroissance, Lacan la nomme « évagination <sup>15</sup> ». Il utilise le théorème de Stokes en expliquant que cette surface s'appuie sur un bord fermé, qui est la zone érogène, du fait de la poussée constante de la pulsion. Je cite Lacan : « Cette lamelle est organe d'être instrument de l'organisme. Elle est parfois comme sensible quand l'hystérique joue à en éprouver l'extrême élasticité <sup>16</sup>. » Lacan parle de la lamelle et de l'organe qui n'existe pas mais qui est quand même un organe, et qui d'un point de vue zoologique s'appelle « la libido en tant que pur instinct de vie <sup>17</sup> ».

Lacan distingue l'être de l'organisme de l'être du sujet. L'être de l'organisme va plus loin que le corps, et le mot organisme a une connotation de vie. Donc, le corps s'arrête à la périphérie de son image, de sa forme,

14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 179.

15. ↑ J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits, op. cit.*, p. 847.

16. ↑ *Ibid.*, p. 848, et voir la leçon « La pulsion partielle et son circuit », dans J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 159-169.

17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*, p. 180.

mais l'organisme libidinal est plus étendu, il est hors corps. Il est branché sur les zones érogènes. L'organisme libidinal est hors corps où se déploie la jouissance, disons exportée, au-delà du corps physique.

On peut penser là au fonctionnement libidinal de l'autiste, comme exemple révélateur quand l'organisme libidinal ne s'étend pas hors corps et ne tente pas d'atteindre à l'extérieur un objet. Le sujet est replié sur son corps propre, autoérotisé, avec un défaut de l'organe incorporel, sans extension de l'organisme libidinal autour du corps. D'où, par exemple, des actes répétés comme des mouvements de balancements qui peuvent durer des heures.

Donc chacun se fabrique un univers personnel, avec sa libido, c'est-à-dire avec ses objets qui comptent : d'amour, de désir, de centres d'intérêt.

Lacan parle également de l'élastique pulsionnel qui, lui, ne nécessite pas forcément la présence des corps mais qui tourne autour d'objets que nous propose la science. Du temps de Freud, c'était l'imaginaire qui permettait cette élasticité avec l'ensemble des représentations mentales que le langage, la métonymie du langage, rend possibles et qui fait que l'espace mental ne correspond pas à l'espace du corps. Pensons au virtuel, espace qui permet au sujet contemporain de se satisfaire avec des images à distance qui ne correspondent à aucune réalité mais qui produisent des effets sur lui.

Alors, dans le lien social, la pulsion étend le périmètre de l'individu corporel puisqu'elle va quêter quelque chose chez un ou des autres. Mais en même temps, d'une façon paradoxale, la jouissance pulsionnelle n'est pas socialisante puisque l'activité pulsionnelle symbolisée par une flèche qui sort du corps revient sur le corps de départ. Ici, il ne s'agit pas d'autoérotisme mais d'a-érotisme. La pulsion se sert de l'autre, égoïstement, attention égoïste de structure, pour revenir vers le plus-de-jouir du corps propre.

Je signale ce paradoxe de la pulsion qui soutient le lien social mais qui d'un autre côté le réduit à un pur égoïsme, à quelque chose de totalement individualiste, paradoxe que l'on constate dans le discours contemporain capitaliste, libéral, tout simplement parce que les semblants vacillent, et que nous savons que ce sont les plus-de-jouir qui font tourner le monde dans le circuit production-consommation des agalmes.

Mais attention, il faut distinguer les agalmes qui sont les gadgets matériels que Lacan a également nommés les *lathouses* (des objets engendrés par la vérité formelle de la science qui crée de l'étant mais ne touche pas à l'être) des agalmes symboliques. En tout cas, l'inflation des gadgets proposés désocialise le sujet contemporain, le laissant seul avec sa jouissance solitaire et son exil.

Pour conclure, je dirais que la psychanalyse est une technique du corps et du signifiant dans le sens où, par le travail de la parole, elle détache cet élément de plus-de jouir dans tout ce que le sujet dit et fait. Donc la psychanalyse ne travaille pas pour la jouissance, mais plutôt dans le but d'en séparer le sujet pour l'orienter vers la question de son désir. D'où la volonté de soutenir le bien-dire de l'analysant, impliquant une éthique particulière. C'est pourquoi Lacan a élaboré le discours de la psychanalyse, inhérent au désir du psychanalyste, dont la visée est de produire la différence absolue.

## Muriel Mosconi

### L'éthique sexuelle. Fragments \*

L'on connaît l'antienne de Lacan, appuyée sur le dire de Freud, « il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible comme tel dans la structure », c'est-à-dire dans l'inconscient. Le réel de cette forclusion structurale, de ce *traumatisme*, s'inscrit dans la logique du discours analytique, dans l'éthique de la cure avec l'impossibilité de relations sexuelles entre l'analyste et l'analysante ou l'analysant.

Lacan spécifie plusieurs solutions partielles ou suppléances à cet impossible :

- 1) La métaphore du Nom-du-Père, abri tempéré pour la relation entre les sexes,
- 2) Le fantasme,
- 3) Les formules de la sexuation et la fonction phallique,
- 4) Le mythe féminin de Don Juan,
- 5) Le sinthome,
- 6) L'amour courtois, une façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel, en feignant que c'est nous qui y mettons obstacle (*Encore*).

Ces solutions partielles, non contradictoires et qui se recouvrent en partie, permettent, en dépit ou grâce à l'impossible, de soutenir le désir et la jouissance sexuelle.

Lacan donne aussi un cas particulier où le rapport sexuel existe : la psychose, notamment la relation Joyce-Nora d'où découle la notion généralisée de femme-sinthome pour un homme.

---

\* ↑ Intervention lors de la Journée « Éthique et corps en psychanalyse », organisée par le pôle Provence-Corse à Marseille, le 26 avril 2025.

## L'amour courtois

L'amour courtois est un fil rouge qui court tout au long de l'enseignement de Lacan depuis le séminaire *La Relation d'objet*. Et il rayonne sur son abord de la sublimation freudienne et de la pulsion de mort, sur son abord du manque, du signifiant, du fantasme, du narcissisme, de la topologie, des discours, de la logique de l'inconscient et de la sexualité, des nœuds, de la science. Il rayonne surtout sur sa construction de la Chose freudienne, *das Ding*, et de l'objet *a* qui en découle, devenu l'*achose* (*a* privatif) en 1970.

Cet abord mobilise Sophocle, les poètes latins, notamment Longus et Catulle, les troubadours et les trouvères, Guillaume IX d'Aquitaine, Aliénor d'Aquitaine et la comtesse de Champagne, sa fille, Marguerite de Navarre et son *Heptaméron*, Arnaud Daniel, les poétesses mystiques de la *Minne* inspirées par le Cantique des Cantiques, dont Hadewijch d'Anvers, Chrétien de Troyes et son Graal, Dante et sa Béatrice, Cervantès, Shakespeare, les Précieuses et leur carte du Tendre, Descartes, son *cogito* et sa correspondance avec la princesse Élisabeth de Bohême, Pascal et son pari, Euler, ses cercles et sa correspondance avec la princesse d'Anhalt-Dessau, Sade, Kant, Gide, T. S. Eliot, Ezra Pound, Marguerite Duras... ainsi que de nombreuses études, notamment *L'Amour et l'Occident* de Denis de Rougemont ou *l'Anthologie du Minnesang* d'André Moret.

Lacan s'appuie sur Dora, « la jeune homosexuelle », l'Homme aux rats, l'Homme au tour de bonneteau... mais aussi sur l'étude que Freud consacre à Léonard de Vinci où se révèle le retour insistant d'un trait commun à toutes les femmes peintes par l'artiste : un certain sourire qui perpétue celui de sa mère, Catarina. Ce trait est l'« insigne » de la Mère. À lui seul, il contient et détient le secret impartageable d'une jouissance perdue. Léonard va indéfiniment le reproduire dans une contrainte de répétition. À l'instar des énamorations compulsives de l'Homme aux loups lorsqu'il voit une femme à quatre pattes, la position de sa mère dans la scène primitive <sup>1</sup>.

Tout le séminaire *L'Éthique* est orienté par la question : « Comment faire avec le réel ? », celui de la pulsion de mort, celui du manque réel, de la privation de l'Autre.

Et Lacan centre ce séminaire par une curiosité de la sublimation, un poème courtois du troubadour Arnaud (ou Arnaut) Daniel. Ce poème traite un problème de casuistique morale courtoise. Une Dame, dite Domna Ena, donne à son chevalier pour épreuve où se mesurera la dignité de son amour,

1. ↑ H. Rey-Flaud, « La sublimation de Freud à Lacan : le fil rouge de l'amour courtois », *Figures de la psychanalyse*, n° 7, 2002, p. 137-148. <https://doi.org/10.3917/fp.007.0137>

de sa fidélité, de son engagement, l'ordre d'emboucher sa trompette. Cette expression n'a aucune ambiguïté, il s'agit du cloaque anatomique féminin.

Il lui serait bien besoin d'avoir un bec et que ce bec fût long et aigu, car la trompette est rugueuse, laide et poilue, et nul jour elle ne se trouve sèche et le marécage est profond au-dedans : c'est pourquoi fermente en haut la poix qui sans cesse d'elle-même s'en échappe, dégorgée. Et il ne convient pas qu'il soit jamais un favori celui qui met sa bouche au tuyau.

La Dame, qui est dans la position de l'Autre et de l'objet, se trouve soudain, brutalement, à la place savamment construite par des signifiants raffinés, mettre en avant dans sa crudité le vide d'une chose qui s'avère dans sa nudité être la Chose, la sienne, celle qui se trouve au cœur d'elle-même dans son vide cruel. Dans cette opération, la sublimation apparaît dans son paradoxe : élever l'objet à la dignité de la Chose.

Lacan trouve des échos de cette topologie dans *La Pastorale* de Longus où est donnée l'origine poétique de la flûte de Pan. Pan poursuit la nymphe Syrinx qui se dérobe à lui et disparaît au milieu des roseaux. Dans sa fureur, il fauche les roseaux, et c'est de là, nous dit Longus, que sort la flûte aux tuyaux inégaux, Pan voulant ainsi, ajoute le poète, exprimer que son amour était sans égal. Syrinx est transformée dans le tuyau de la flûte de Pan.

La dérision où s'inscrit le singulier poème d'Arnaud Daniel se situe dans la même structure, dans le même schéma de vide central, autour de quoi se sublime le désir.

Et Lacan de préciser que Dante place Arnaud Daniel au chant XXVI du *Purgatoire* dans la compagnie de « ceux qui vont en criant "Sodome" », alors que Dante, avec « désir », donne au poète la parole en langue d'oc<sup>2</sup> et qu'il le célèbre pour avoir inventé la sestina, une forme poétique de permutation des rimes fixe sur laquelle Dante, lui-même, et Pétrarque se sont appuyés et qu'il le qualifie, par la voix du poète Guido Guinizelli, son maître en *dolce stil novo*, de « *miglior fabbro* », de « meilleur ouvrier », de « meilleur forgeron » de la langue maternelle. D'ailleurs, T. S. Eliot met les paroles que Dante attribue à Arnaud en occitan dans la dédicace de son poème *The Waste Land* à Ezra Pound, qui lui répond en citant à son tour Arnaud.

2. ↑ Traduction française des paroles d'Arnaud en occitan :

« Votre demande courtoise me plaît tant que je ne peux ni ne veux me dérober à vous.

Je suis Arnaud, qui pleure et vais chantant ;

Je vois, affligé, ma folie passée,

Je vois joyeux la joie que j'espère céleste.

Je vous prie à présent, par cette valeur

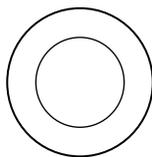
Qui vous guide au sommet de l'escalier,

Souvenez-vous à temps de ma douleur. »

Avant de poursuivre sur l'éclairage de la Dame que nous donne Dante, arrêtons-nous sur l'aspect topologique évoqué.

Le séminaire *L'Éthique* tout entier est construit sur cette topologie de vide central inspirée de la chôra, de l'espace vide, du vase du *Timée* de Platon, où Lacan reconnaît la fonction du signifiant, et cette topologie est appuyée aussi sur celle du Graal vide de Chrétien de Troyes, dont Perceval recherche le savoir et non le contenu envolé du sang du Christ. Ce vide central de la Chose réelle où s'inscrit une jouissance intolérable, celle de Kant avec Sade par exemple, comporte une dernière barrière avant l'horreur : le Beau et sa valeur phallique où s'inscrit le fantasme. Ce Beau apparaît, par exemple, au moment où le chœur chante la beauté d'Antigone emmurée vivante dans son tombeau. Le fantasme vient leurrer le sujet au point même de *das Ding*. Et autour de ce fantasme et de son cœur réel, formation imaginaire qui articule le réel de l'objet au symbolique d'où procède le sujet, s'articulent les chaînes signifiantes inconscientes, comme dans *l'Esquisse* autour de *das Ding*. La topologie est la même que celle de la *Traumdeutung* où l'ombilic du rêve, lieu de croisement majeur des chaînes associatives, côtoie l'Inconnu réel.

Cela donne donc, en coupe transversale, des cercles concentriques : vide central réel où peut se projeter une jouissance intolérable, barrière imaginaire phallique et fantasmatique, symbolique.



Lors du séminaire *L'Objet de la psychanalyse*, Lacan amène que comme poète courtois, Dante rejoint le rapport « élu » du sujet à l'Autre, personifié par Béatrice qui représente la totalité de la philosophie, de la science sacrée. Ce rapport est suspendu à la limite du champ de la jouissance, la limite de la brillance ou de la beauté.

La bouteille de Klein <sup>3</sup>, nous dit-il, structure ici ce rapport du sujet à l'Autre. La Dame, précise Lacan, ne peut être saisie que par une projection qui figure en trois dimensions une structure à quatre dimensions, comme la bouteille de Klein.

3. ↑ Pour une image de la bouteille de Klein, voir ce site : <https://www.tangente-mag.com/article.php?id=4243>

La soustraction de la jouissance au champ de l'amour courtois, son deuil, permet un équilibre de la vérité et du savoir, le *gai savoir*. D'ailleurs, Lacan nouera plus tard vérité et savoir selon une bande de Möbius. La bouteille de Klein est construite avec deux bandes de Möbius, elle est une bande de Möbius en volume, en quelque sorte. Et Lacan rappelle le rôle essentiel des lettres adressées à des princesses par Descartes et Euler, respectivement la princesse Élisabeth de Bohême et celle d'Anhalt-Dessau, suppléances de la Dame, dans la construction de la science.

Pour poursuivre sur la topologie, signalons que Guillaume IX d'Aquitaine, le premier des troubadours, qualifie la Dame de « bon voisin ». Lacan le rapproche, dans *L'Éthique*, du *Nebenmensch*, du prochain, de *l'Esquisse* où Freud reconnaît *das Ding*. Lors du séminaire *L'Objet de la psychanalyse*, Lacan le relie à la fonction mathématique de voisinage, essentielle pour la notion d'ensemble ouvert ou fermé sur laquelle il s'appuiera pour construire les formules de la sexuation et leur rapport à la théorie des compacts.

Mais avant de l'aborder, voici quelques éléments sur la figure de la Dame, non encore évoqués. La Dame, qui renvoie à la Chose dans *L'Éthique*, mais aussi à la fonction même du signifiant et à l'Autre, est une figure stéréotypée qui a pu faire parler d'amour absurde. Son corps est quelques fois décrit comme *g'ra delgat e gen*, comme dodu et gracieux quelle que soit la femme qui l'incarne, et l'appel qui lui est lancé est d'autant plus proche du sensuel qu'elle est plus proche de l'allégorique. On ne parle jamais tant en termes d'amour les plus crus que quand la personne est transformée en une fonction symbolique.

C'est à la fois un objet affolant et inhumain que Lacan a rapproché de l'être suprême en méchanceté de Sade, une figure de l'impossible et une figure du Maître, étrangement masculinisée quelques fois (« le bon voisin »). Elle renvoie aussi aux Parques ou à la Déesse blanche, des déesses archaïques dont le Nom-du-Père tente de nous séparer. Et Lacan met celui-ci en parallèle avec le pari de Pascal à cette occasion.

Cela va déboucher sur l'Autre jouissance et le pas-tout phallique lors de la construction des formules de la sexuation, où c'est l'amour courtois de femmes à l'égard de Dieu, sur la trace du Cantique des Cantiques, qui est convoqué. Notamment à propos d'Hadewijch d'Anvers.

François Regnault évoque, à propos de la Dame, l'Aléph de Borges <sup>4</sup>, ce lieu du monde où le monde entier se situe. Il renvoie aux nombres transfinis

4. ↑ H. Rey-Flaud, « La sublimation de Freud à Lacan : le fil rouge de l'amour courtois », art. cit.

de Cantor, les alephs dont la référence est essentielle dans l'abord de la sexualité par Lacan.

### L'espace de la jouissance sexuée <sup>5</sup> et les formules de la sexualité

Lors de la première séance d'*Encore*, Lacan définit l'espace du s'étreindre en référence à la théorie des compacts, où la notion de voisinage est essentielle, qu'il superpose au paradoxe de Zénon d'Achille et de la tortue avec sa répétition indéfinie.

Cette répétition indéfinie, liée à l'incommensurable d'un sexe à l'Autre, de  $a$  à  $A$ , Lacan l'explorait déjà dans *Le Transfert* <sup>6</sup> avec l'écriture du fantasme obsessionnel :

$$A \diamond \varphi (a, a', a'', \dots)$$

où  $A$  est le père mort, en faute, du point de vue duquel se déploie le fantasme, et  $(a, a', a'', \dots)$  la série des femmes dévaluées à l'aune du phallus imaginaire  $\varphi$ . Ce fantasme se déploie dans ce que Freud a nommé « l'amour de la putain <sup>7</sup> », qu'il retrouve chez la jeune homosexuelle et son amour courtois, où il s'agit de sauver de manière répétitive et indéfinie une série de femmes dévaluées à la réputation douteuse en les élevant à la dignité de la Chose. Lacan explore aussi cette répétition indéfinie liée à l'incommensurable de  $a$  à  $A$  dans *La Logique du fantasme* <sup>8</sup> avec le nombre d'or, ou plus exactement son inverse, qu'il égale à l'objet  $a$  pour la lisibilité de son propos. Ce nombre  $a$  de nombreuses propriétés, par exemple :  $1/a = 1 + a = \Phi$ ,  $\Phi$  en référence à Phidias, l'architecte du Parthénon, structuré par le nombre d'or.

C'est avec cet incommensurable  $a$  qu'est chacun comme « produit », voire comme « déchet », du complexe d'Œdipe que s'aborde, par la logique du fantasme, l'espace sexuel.

Lacan définit alors cet espace comme la juxtaposition de 3 segments de droite : celui du  $a$  qu'est chacun, celui du  $Un$  de jouissance, de l'union

5. ↑ Cf. aussi M. Bousseynroux, « L'espace du s'étreindre et son nœud », *Mensuel*, n° 21, Paris, EPFCL, janvier 2007, p. 7-16 ; « Le pas-tout : sa logique et sa topologie », *L'En-je lacanien*, n° 10, Toulouse, Érès, 2008, p. 9-19. Et G. Morel, « L'hypothèse de compacité et les logiques de la succession dans le chapitre I d'*Encore* », *La Cause freudienne*, n° 21, juin 1992, p. 99-106.

6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 295 et <http://www.valas.fr/>

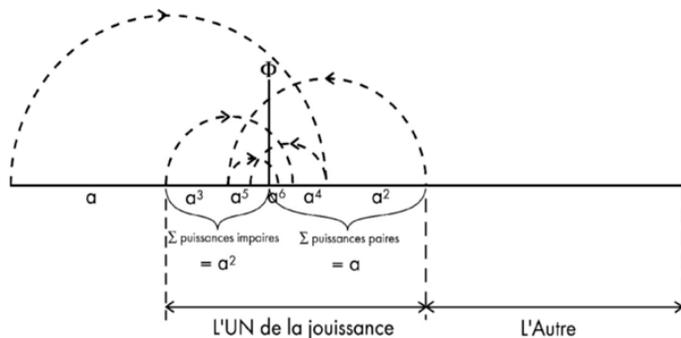
7. ↑ S. Freud, « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. I. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », (1910), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 47-54.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2022. En particulier les séances du 1<sup>er</sup> mars au 14 juin 1967 (versions sur plusieurs sites électroniques dont <http://www.valas.fr/>)

sexuelle mythique, que Lacan nomme aussi l'Autre sexuel, inépuisable par le  $a$ , de longueur 1, et le champ de l'Autre symbolique, de la vérité, mais aussi du corps, au-delà, de longueur 1 lui aussi. Ces 3 segments reproduisent la « section d'or » avec :  $AB = a + 1 + 1$ ,  $AC = a + 1$  et  $CB = 1$ .

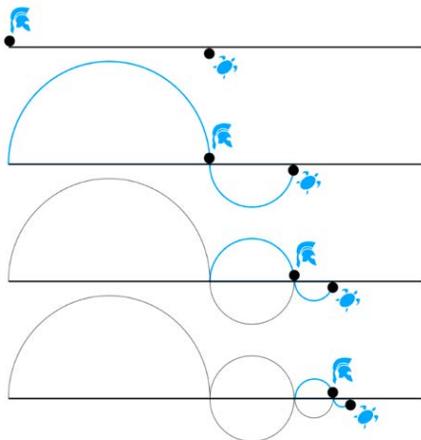
Mais cette section d'or se retrouve aussi au sein du segment de l' $Un$  lorsque l'on rabat le  $a$  sur lui. Pour aborder le  $Un$  de l'union sexuelle mythique, le sujet se fait  $a$  et il essaie de faire  $a$  l'Autre sexuel en le dévaluant, laissant un reste :  $1 - a = a^2$ , dans l'acte sexuel. Ainsi, le  $a + 2$  de l'espace général du rapport à l'Autre est dévalué en  $2a + 1$ , d'où le ratage du « rapport sexuel ». Lacan en donne pour exemple le mythe de la création d'Ève à partir du  $a$  qu'est la côte d'Adam, ce bout découpé du corps d'Adam, où Adam et Ève sont chacun égalés à  $a$  et leur rapport à l'Autre à  $a$  (Adam) +  $a$  (Ève = la côte d'Adam) + 1 (l'Autre) =  $2a + 1$ .

Lacan reprend cette construction logique du rapport impossible du  $a$  au A dans *D'un Autre à l'autre*<sup>9</sup> en l'appliquant au pari de Pascal. Ce pari, symptôme de Pascal, se joue avec un Autre recéleur d'une jouissance infinie, une infinité de vies infiniment heureuses, et la mise du sujet en est  $a$ , les plaisirs de l'existence. Et il corrèle cette opération soustractive indéfinie, qui tend vers  $\Phi$ , à la sublimation. Il est notable que le ravalement freudien (de 1 vers  $a$ ) soit de l'ordre de la sublimation pour Lacan dans le droit fil de sa définition « élever l'objet à la dignité de la Chose », ici l'*achose*.



9. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006.

L'on retrouve la même logique dans le paradoxe de Zénon.



Dans l'espace ainsi défini, espace de la jouissance phallique, l'homme Achille court après une femme, Briséis, que Lacan préfère à la tortue, mais bien que ses pas soient plus grands, qu'il soit plus rapide qu'elle, il ne la rejoindra jamais dans cette quête répétitive et indéfinie. Une part de sa jouissance à elle lui échappe, une part non rapportable au phallus qui organise l'espace de la rencontre impossible, et la borne supérieure de cet espace (*Un* ou  $\Phi$ ) reste exclue du fait de cette jouissance *pas-toute* phallique, que l'homme interprète en termes d'objet *a*.

Briséis est la belle captive de *L'Iliade* qui échoit en butin à Achille. Agamemnon la lui prend, provoquant sa colère et son retrait sous sa tente. Achille, par vengeance, refuse de combattre et supplie sa divine mère Thétis d'intercéder auprès de Zeus en faveur de la défaite des Grecs. Briséis ne lui est rendue qu'à la mort de Patrocle et peu avant sa propre mort, puisque Achille sait qu'il mourra de venger Patrocle en tuant Hector.

Par ailleurs, la poursuite d'Hector par Achille lors de leur dernier combat est considérée comme une référence de celle de la tortue par Achille : « Ainsi qu'un homme dans un rêve n'arrive pas à poursuivre un fuyard et que celui-ci à son tour ne peut pas plus le fuir que l'autre le poursuivre ; ainsi Achille en ce jour n'arrive pas plus à atteindre Hector à la course qu'Hector à lui échapper », écrit Homère au chant XXII de *L'Iliade*<sup>10</sup>. Il est

10. ↑ Homère, *L'Iliade*, Paris, Garnier Flammarion, 1986, p. 367.

frappant que le paradoxe de Zénon ait pour source la clinique du rêve, lui qui donne un canevas à Lacan pour aborder la logique de l'inconscient.

Dans ce chant XXII, Hector apparaît féminisé : « Le fils de Pelée s'élança sur lui [Hector], confiant en ses pieds rapides. Comme un faucon des montagnes, le plus léger des oiseaux, poursuit aisément une colombe tremblante ; elle fuit en dessous, et lui, de près, à cris aigus, fond sur elle souvent, car l'envie de la saisir le pousse, ainsi Achille, impatient, volait droit et Hector, tremblant, fuyait, au pied du mur de Troie, et mouvait agilement ses genoux <sup>11</sup>. »

L'homme est poussé dans cette course après une femme *pas-toute* par le surmoi (qui peut d'ailleurs prendre les traits de sa *surmoitié*), surmoi qui lui intime l'ordre : « Jouis ! »

Lacan, concluant *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, le 16 juin 1971, l'illustre de l'Ecclésiaste :

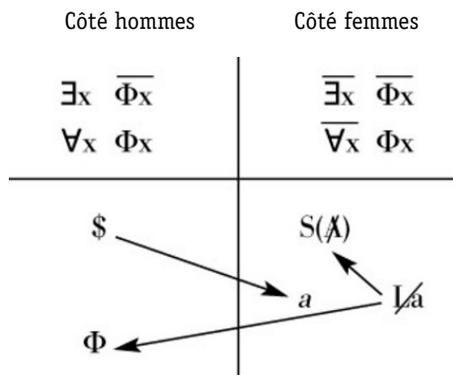
Quelle est l'ordonnance du surmoi ? Précisément, elle s'origine de ce Père originel, plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire aussi à la non-castration. Et qu'est-ce que ce Père en effet dit, au déclin de l'Œdipe ? Il dit ce que dit le surmoi. [...] Ce que dit le surmoi, c'est : « Jouis ! » Tel est l'ordre, l'ordre impossible à satisfaire, qui comme tel est à l'origine de tout ce qui s'élabore, aussi paradoxal que cela puisse vous paraître, aux termes de la conscience morale. Pour bien en sentir le jeu, je dirais même la dérision, il faut que vous lisiez l'Ecclésiaste : « Jouis tant que tu es dans ce bas monde, jouis ! »... dit l'auteur, énigmatique comme vous le savez, de ce texte étonnant « ... Jouis avec la femme que tu aimes. » Et c'est le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'aimer que vient l'obstacle <sup>12</sup>.

Le surmoi « corrélât de la castration », mais lui-même non soumis à l'ordre phallique, s'écrit en  $\exists x \Phi x$  (il existe au moins un  $x$  tel que non  $\Phi x$ ), exception à l'ordre de la castration nécessaire à ce que tout homme y soit soumis,  $\forall x \Phi x$  (quel que soit  $x \Phi x$ ), comme dans le mythe du père totémique. S'il pousse à cette jouissance rapportée au phallus, il pousse de ce fait au ratage du rapport à l'Autre sexe.

Cet espace de la jouissance se structure selon la logique du fantasme  $S \diamond a$ , où d'ailleurs Briséis, comme sujet divisé, est prise tout autant qu'Achille. Rappelons-nous que c'est en analysant des femmes que Freud découvre le fantasme *On bat un enfant*. Et il donne la structure de la jouissance phallique pour les deux sexes.

11. ↑ *Ibid.*, p. 366.

12. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 177-178, leçon du 16 juin 1971, audiophonie et version Staferla, <http://www.valas.fr/>



### L'infini en acte et l'hypothèse de compacité

Avec l'infini potentiel aristotélicien, la jouissance est marquée par un trou (celui de la distance infinitésimale entre Achille et Briséis, trou marqué par l'exclusion de la limite supérieure – l'arrivée – de la course), trou qui ne lui laisse pas d'autre voie que la jouissance phallique, trou où se profilent la jouissance de l'Autre (barré) hors signifiant, jouissance extatique féminine corrélée à  $S(A)$ , et l'absence du rapport sexuel inscriptible dans la structure du fait de l'incommensurable des jouissances, phallique d'un côté, pas-toute phallique de l'Autre.

Mais, pour Lacan, d'un autre côté, quelque chose pourrait peut-être « s'atteindre qui nous dirait comment ce qui n'est jusqu'ici que faille, béance dans la jouissance serait réalisé <sup>13</sup> ». Et c'est là qu'intervient l'hypothèse de compacité.

Dans cet espace de la jouissance, il s'agit de prendre quelque chose de borné, fermé, pour déterminer un lieu et il s'agit d'en parler pour déterminer une topologie. Cette topologie implique donc un espace fermé, incluant ses deux bornes,  $[0, 1]$  ou  $[0, \Phi]$ , par exemple – et elle implique l'infini en acte cantorien et non un espace semi-ouvert, comme dans l'infini potentiel. Ceci fait valoir que la polarisation de la jouissance par le  $Un$  de l'union ou par le phallus couvre la faille de l'impossible du rapport sexuel du côté hommes par une répétition indéfinie qui tente de faire du continu, sans trou, compact, avec du discontinu, ponctuel.

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 14.

Il en découle deux hypothèses :

– soit l'espace répétitif du fantasme couvre, dans cette hypothèse de compacité, la faille infranchissable entre les sexes par une série de « coups tirés » avec une femme, comme le dit Lacan dans cette première séance d'*Encore*, et/ou par une série de femmes dévaluées, comme dans la formule du fantasme de l'obsessionnel ;

– soit l'hypothèse de compacité implique que pour un homme il puisse y avoir une femme précise qui permettrait de couvrir cette faille, une femme-symptôme située au niveau de  $\Phi$  ou 1 et de leurs voisinages par un passage transfini de la limite. Nous trouvons déjà là la fonction du sinthome (femme), développée par Lacan un peu plus tard. Ou alors serait-ce un effet de leurre lié à l'hypothèse de compacité fantasmatique qui tendrait vers La (non barré) femme plutôt que de se résoudre avec une femme-symptôme ? C'est une question.

Lacan indique la direction, pour l'Homme au tour de bonneteau, d'une « faveur » à l'horizon de son analyse dans son rapport à une femme. La faveur est le ruban que la Dame nouait à la lance de son chevalier lors des tournois courtois. Encore l'amour courtois.

Dans « L'étourdit », Lacan appelle de ses vœux que soit rompu le leurre de vérité que serait La femme de toujours et que, par les voies de l'analyse, certaines femmes « de n'être *pas-toutes*, pour *l'hommodit* en viennent à faire l'heure du réel » et « qu'on en rie <sup>14</sup> ».

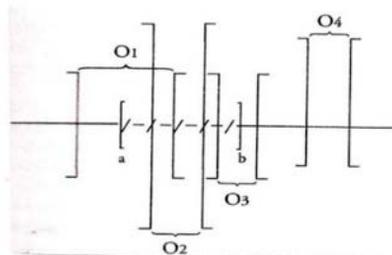
Et donc pour couvrir cette faille du non-rapport sexuel, Lacan fait appel à la théorie des compacts : « Rien de plus compact qu'une faille, s'il est bien clair que quelque part, il est donné que l'intersection de tout ce qui s'y ferme étant admise comme existante en un nombre *fini* d'ensembles, il en résulte... c'est une hypothèse... que l'intersection existe en un nombre infini. Ceci est la définition même de la compacité. Et cette intersection [...] couvre, ce qui fait l'obstacle, au rapport sexuel supposé. [...] Tel est dénommé, le point qui couvre, qui couvre l'impossibilité du rapport sexuel comme tel. La jouissance en tant que sexuelle est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel. »

Cette version d'*Encore prononcée* par Lacan fait apparaître un chiasme : si, du côté hommes, l'intersection passe du fini d'un répétitif à l'infini (dès qu'Achille fait un pas, il doit en faire un nombre infini, il est « embarqué » vers l'infini comme le dit Pascal à propos de son pari), et les espaces fermés correspondent ici à ce qu'il reste à parcourir pour Achille après chaque pas,

14. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 50.

du *côté femmes* le même espace compact de la jouissance supposé recouvert par la réunion d'espaces ouverts (qui peuvent être en nombre infini, aleph-zéro, comme les complémentaires de la série des fermés du côté hommes) s'offre à un sous-recouvrement d'espaces ouverts en nombre fini. Nous avons donc un passage de l'infini de la jouissance sans confin au fini du nombre.

*Côté femmes*, cela donne, par exemple, le recouvrement de l'espace compact  $[a, b]$  par les espaces ouverts  $O_1, O_2, O_3, O_4$  ci-dessous :



où  $O_4$ , bien qu'extérieur à  $[a, b]$ , participe de ce recouvrement.

Ceci implique que ces espaces ouverts en nombre fini peuvent être pris un par un, et comme il s'agit de femmes : *une par une*. « Ces femmes *pas-toutes*, telles qu'elles s'isolent dans leur être sexué, lequel donc ne passe pas par le corps mais par ce qui résulte d'une exigence dans la parole, d'une exigence logique, et ce très précisément en ceci que la logique, la cohérence inscrite dans le fait qu'*ek-siste* le langage, qu'il soit hors de ces corps qui en sont agités, l'Autre... l'Autre avec un grand A, maintenant qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué... exige cet *une par une*<sup>15</sup>. »

Le *pas-tout* de la jouissance des femmes, entre jouissance phallique et Autre jouissance, se retrouve chez Freud dans les péripéties du complexe de castration féminin, où d'emblée la petite fille sait qu'elle n'a pas de pénis et veut l'avoir, inscrivant la jouissance dans la problématique de la perte phallique, mais aussi dans le savoir de l'absence réelle. D'où une affinité particulière avec la logique comme science du réel. Le *pas-tout* se retrouve aussi dans la « disparition » du complexe d'Œdipe féminin qui décroît par « lassitude » après que la *libido* a suivi l'équation symbolique « pénis = enfant », sans que la fille obtienne un enfant du père, selon la promesse symbolique qu'elle lui attribue, et cela laisserait un reste de *libido*

15. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, 1<sup>re</sup> séance du 21 novembre 1972, version audio-phonie et Staferla.

aléatoire non rapportable au phallus<sup>16</sup>. Et, dès 1958, Lacan, dans son texte « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », disait qu'il fallait se demander si la médiation phallique drainait tout le pulsionnel chez les femmes<sup>17</sup>.

En 1972, dans « L'étourdit », il écrit : « Dire qu'une femme n'est *pas-toute*, c'est ce que le mythe [de Tirésias] nous indique de ce qu'elle soit la seule à ce que sa jouissance dépasse, celle qui se fait du coût. C'est aussi bien pourquoi c'est comme la seule qu'elle veut être reconnue de l'autre part [...]. La jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, l'union restant au seuil<sup>18</sup>. »

Le *pas-tout* va avec ce *une par une* qui différencie chaque femme dans son rapport unique à la jouissance, renvoyant chacune à sa solitude, à son isolement dans son être sexué. Il n'y a pas d'ensemble des femmes. La Femme, contrairement à L'Homme, dont toute la jouissance est rapportable au phallus, n'existe pas du fait de l'aléatoire du *pas-tout* et de l'absence d'exception à la négation de la fonction phallique, puisque c'est l'exception qui constitue l'ensemble d'y *ek-sister*.

Si l'espace compact de la jouissance sexuelle est recouvert du côté femmes par une réunion finie de *pas-toutes* différentes dans leur jouissance, et cela n'est pas sans évoquer la fonction de l'Autre femme dans l'hystérie, cette réunion finie nécessite un opérateur logique pour la *lister*. C'est ici que Lacan fait intervenir le mythe féminin de Don Juan qui donne forme épique au réel de la structure. Si, selon la liste de Leporello, il y a *mille e tre* amantes de Don Juan en Espagne, c'est bien qu'on peut les prendre *une par une*, et c'est là l'essentiel. Dans ce mythe, chaque femme est « saisie » dans son unicité spécifique.

Ainsi, lorsque M. K. dit à Dora que sa femme n'est rien pour lui, comme le père de Dora le dit à Freud de sa propre femme, et qu'il reçoit en retour une gifle magistrale, c'est à cette fonction qu'il déroge.

Otto Rank, dans *Don Juan et le double*<sup>19</sup>, fait de Don Juan un envoyé divin qui déflore la jeune mariée pour sauver l'âme de son époux, comme

16. ↑ S. Freud, « L'organisation génitale infantile », (1923), « Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes », (1925), dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 113-116 et p. 123-132. Cf. aussi C. Millot, « Le surmoi féminin », *Ornicar ?*, n° 29, Paris, Navarin, 1984, p. 111-124.

17. ↑ J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 725-736 et p. 730.

18. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 23.

19. ↑ O. Rank, *Don Juan et le double*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1973.

dans « Le tabou de la virginité <sup>20</sup> » de Freud. Et c'est à ce tabou que Lacan rapporte la formule de la sexuation supérieure du côté femmes  $\bar{\exists}x \bar{\Phi}x$ , il n'existe pas de  $x$  non  $\Phi x$ , autrement dit : il n'y a pas de femme dont la jouissance ne soit pas (en partie) rapportable au phallus ; ce qu'opérerait dans le mythe le père, ou l'envoyé divin, en déflorant la jeune fille. Ce tabou fait pendant au totem, mythe du père d'exception, du côté hommes.

Aussi, avec le mythe de Don Juan, nous avons un opérateur qui n'est pas sans rapport avec le  $\Phi$  qui s'écrit sous les formules de la sexuation le 13 mars 1973, où se spécifie la diplopie de la jouissance féminine entre  $S(A)$  et  $\Phi$ , entre signifiant du manque de l'Autre et phallus, entre jouissance extatique de l'absence, sans signifiant, et jouissance phallique significatisée.

Hadewijch d'Anvers, une mystique béguine à laquelle Lacan se réfère lors d'*Encore*, témoigne de cette diplopie de la jouissance, elle témoigne aussi de la logique comme condition de la jouissance extatique, par exemple dans le récit de sa Vision IX : « Qui n'écoute pas ma dame Raison... ne verra jamais ni n'entendra la plus haute mélodie et les miracles du surpuissant Amour <sup>21</sup>. » La raison est nécessaire pour atteindre cette jouissance folle, le phallus est nécessaire à l'abord de cet au-delà du signifiant. Lorsque dans cette même Vision IX se révèle combien Hadewijch respecte la raison et qu'elle s'apprête à « être attentive à tous les membres de sa suite <sup>22</sup> », la tension se résout et, nous dit-elle, « alors la raison laissa sa place et l'amour arriva qui [l]'embrassa. Et [elle] échappai[t] hors d[']elle, noyée dans d'inexprimables merveilles <sup>23</sup> ».

Elle définit la rencontre avec Dieu comme le jeu de deux abîmes corrélatifs, celui de Dieu et celui de l'âme que Dieu évide de manière abyssale. Chacun essaye de se saisir de l'autre et le « fond [de Dieu] ne peut être atteint à moins que l'âme ne le touche avec son fond à elle <sup>24</sup> ». « L'âme est pour Dieu une voie libre où s'élançer depuis ses ultimes profondeurs ; et Dieu pour l'âme en retour est la voie de la liberté, vers le fond de l'être divin que rien ne peut toucher, sinon le fond de l'âme <sup>25</sup>. »

Une topologie, qui n'est pas sans évoquer la bouteille de Klein, se dessine où c'est à partir du signifiant, du Verbe incarné, de la raison, de

20. ↑ S. Freud, « Le tabou de la virginité », dans *La Vie sexuelle*, op. cit., p. 66-80.

21. ↑ Hadewijch d'Anvers, *Visions*, présentation, traduction et notes par J.-B. Porion, Paris, L'Œil, coll. « Les Deux Rives », 1987, « Vision IX ».

22. ↑ *Ibid.*

23. ↑ *Ibid.*

24. ↑ Hadewijch d'Anvers, *Lettres spirituelles*, traduction et notes par J.-B. Porion, Genève, Martingay, coll. « Ad solem », 1972, « Lettre XVII ».

25. ↑ *Ibid.*

la série logique, qu'elle est ravie hors du système symbolique pour être jetée dans le trou de l'essence divine et devenir ce trou même en jouissant au-delà du symbolique, dans une absence radicale qui fait sa substance – jouissante – égalée à la jouissance de Dieu. « Dieu, alors, dit-elle, jouit de Soi en nous <sup>26</sup>. »

Dans un poème tardif, elle chante la jouissance de l'absence radicale, que Lacan rapporte au signifiant du manque de l'Autre,  $S(\mathcal{A})$  :

Ce que l'amour a de plus beau, ce sont ses violences / Son abîme insondable est sa forme la plus belle / Se perdre en lui, c'est atteindre le but / Être affamé de Lui, c'est se nourrir et se délecter / L'inquiétude d'amour est un état sûr / Sa blessure la plus grave est un baume souverain / Languir de lui est notre vigueur / C'est en s'éclipsant qu'il se fait découvrir / S'il fait souffrir, il donne pure santé / S'il se cache, il nous dévoile ses secrets / C'est en se refusant qu'il se livre / Il est sans rime ni raison et c'est sa poésie / En nous captivant, il nous libère / Ses coups les plus durs sont ses plus douces consolations / S'il nous prend tout, quel bénéfice ! / C'est lorsqu'il s'en va qu'il nous est le plus proche / Son silence le plus profond est son chant le plus haut / Sa pire colère est sa plus gracieuse récompense / Sa menace nous rassure / Et sa tristesse console de tous les chagrins : / Ne rien avoir, c'est sa richesse inépuisable <sup>27</sup>.

Ce n'est pas sans évoquer le roman de Léon Bloy *La Femme pauvre*, que Lacan cite en référence de cette jouissance supplémentaire. Si cette jouissance supplémentaire, que l'homme (ou le sujet barré en général) tente de dévaluer en  $a$ , est un moteur du paradoxe de Zénon, où s'inscrit-elle dans la réunion finie des ouverts du côté femmes ? L'on pourrait dire qu'elle s'inscrit dans le non-rapport entre chaque ouvert (chaque femme de la liste du Don Juan mythique) qui de manière aléatoire peut participer à un recouvrement de l'espace de la jouissance pour suppléer par le mythe au rapport sexuel qu'il n'y a pas.

Peut-on élaborer une clinique différentielle féminine du mythe de *l'homme à liste* ? C'est ce à quoi s'essaie Geneviève Morel <sup>28</sup>, dont je vais ici m'inspirer.

Il y a celle qui tente de s'inscrire sur un maximum de listes, voire sur toutes les listes qu'elle attribue aux hommes. Elle est taxée parfois de

26. ↑ *Ibid.*

27. ↑ Hadewijch d'Anvers, *Écrits mystiques des béguines*, traduction du moyen-néerlandais par J.-B. Porion, Paris, Le Seuil, Petite Bibliothèque Payot, 1954, réimprimé, 1985 et 1994 (avec nouvelle pagination), « Mélange strophique XIII » ou « Lettre rimée XVII ».

28. ↑ G. Morel, « L'hypothèse de compacité et les logiques de la succession dans le chapitre I d'*Encore* », art. cit.

« donjuanisme féminin ». Cette *femme à listes* est une *pas-toute* qui vise à l'universel.

Il y a *l'exclue volontaire* qui vise aussi à l'universel, celui de l'ensemble vide.

Il y a *la dernière femme* qui vise à être celle qui complète la liste finie de *l'homme à liste* mythique. Ainsi Dona Ana, dont la statue du père arrête le déroulé de la liste de Don Juan.

Enfin, il y a *l'Une-en-moins*, sur laquelle insiste Lacan à la fin d'*Encore*. « L'Autre c'est l'Un-en-moins » en ceci qu'il se différencie de l'Un. « C'est pour cela que dans tous les rapports de l'homme avec une femme – celle qui est en cause – c'est sous l'angle de *l'Une-en-moins* qu'elle doit être prise<sup>29</sup>. » C'est-à-dire comme  $S(A)$ , ce qui permettrait de faire de *l'Un* quelque chose qui se tienne, « qui se compte sans être<sup>30</sup> ». D'où le rapport au réel mathématique de la topologie de l'espace sexuel où le *une par une* appelle *l'Un* comptable, alors que l'être se situe avec le *a* du côté hommes. Ce *a* cependant, une femme, dans sa charité, peut condescendre à s'en masquer, à s'en faire le semblant pour qu'un homme y trouve l'heur(e) de son fantasme.

*L'Une-en-moins* vise à être celle qui manque à la liste finie pour la compléter, mais elle ne s'y inscrirait pas. Du point de vue du fantasme de l'homme, ce serait celle qu'il croit créer en la mettant au travail de *l'Un* pour la situer à la limite qui lui fait recouvrir la faille de l'espace sexuel. Mais elle s'y dérobe. *L'Une-en-moins* peut donc être située au carrefour ironique, au chiasme de la structure qui fait du deux d'eux un inaccessible.

### Les nœuds

Lors du séminaire ... *Ou pire*, le 9 février 1972, Lacan, inspiré par la politesse japonaise, inscrit la formule de l'amour sur un nœud borroméen. Voici cette formule : « Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça. » Pas ça que je désire que tu acceptes, ni d'arriver à quoi que ce soit de cette espèce, car je n'ai affaire qu'à ce nœud même, ajoute-t-il lors du séminaire *Les non-dupes errent*.

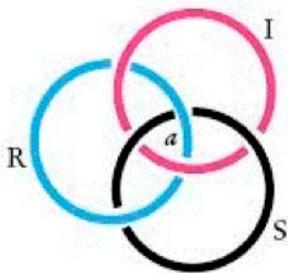
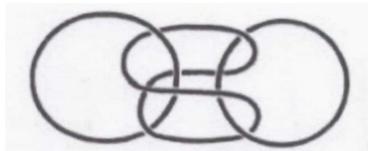
Et toujours lors de ce séminaire, Lacan souligne que l'amour est porté à l'existence par la racine de l'impossible du rapport sexuel, et il donne une évolution historique nodale de cet amour.

L'amour antique, dans sa face d'amour courtois, apparaît par exemple dans le poème de Catulle à Lesbie, une prostituée, ce qui n'est pas sans

29. ↑ *Ibid.*, p. 116.

30. ↑ *Ibid.*, p. 118.

évoquer le poème d'Arnaud Daniel où une Dame demande à son chevalier de « souffler dans sa trompette ». Le réel de la Chose qui sublime l'objet y est voilé par l'imaginaire du Beau. La beauté imaginaire du corps est le rond central qui noue le symbolique de la parole et le réel de la mort et du corps.



Catulle, en effet, promeut l'amour physique comme voile de la mort et effacement du comptage réel des actes sexuels. Il écrit :

Vivons, ma Lesbie, et aimons-nous ; et moquons-nous comme d'un as des murmures de la vieille morose. Le soleil peut mourir et renaître ; [5] nous, lorsqu'une fois est morte la flamme brève de la vie, il nous faut tous dormir dans la nuit éternelle. Donne-moi mille baisers, et puis cent ; puis mille autres, et puis cent ; puis encore mille autres, et puis cent ; [10] puis, après des milliers de baisers, nous en brouillerons le compte pour ne plus le savoir et pour qu'un méchant ne puisse nous jeter un sort en sachant lui aussi le compte de nos baisers !

Lacan ajoute que si la psychanalyse est un moyen, c'est à la place de l'amour dans son lien au savoir qu'elle se tient. C'est à l'imaginaire du beau comme résistance qu'elle a à s'affronter et elle a à frayer la voie à un reflouissement de l'amour en tant qu'(a)mur qui limite par le réel cet amour.

# L'ACCUEIL PSYCHANALYTIQUE ACAP-CL

---

## Adrien Klajnman

### Accueillir, recueillir, intervenir \*

Je commence par un mot d'humour. Sur l'accueil du clinicien au CAPA <sup>1</sup>. Car j'y ai été accueilli deux fois. Une répétition instructive donc. À chaque fois, une sorte de malentendu, un décalage, le jeu d'un tour dans la circulation de la parole. Qui finit par arriver à destination.

La première fois, j'entrai un jour au local et je fus pris pour un autre, qui demandait à être consultant au CAPA et avait rendez-vous pour qu'on lui fasse savoir son admission. Devant cette méprise et l'éveil accidentel de mon intérêt pour le CAPA, on m'a proposé de rejoindre l'équipe. Résultat, je suis resté presque dix ans au CAPA et me suis formé à la clinique dans les suites de cette confusion primordiale !

La deuxième fois, l'accueil fit suite à une conversation avec une collègue. Où je formulais un constat enthousiaste et une espèce de fantasme : j'avais tant appris de mon expérience au CAPA qu'il serait beau, assurément, d'y retourner ! Peu après, le message du fantasme m'est revenu de l'autre. Sous la forme interrogative du désir, par un appel téléphonique de la responsable du CAPA. Je fus déconcerté, là encore, lorsque j'entendis la voix d'Ère Tu Ton, au bout du fil, me demander si, par le plus grand des hasards, je serais intéressé par un second tour ! Sous et par le malentendu du fantasme, c'est le désir qui semble avoir été entendu et prendre par surprise.

J'en ai déduit qu'on ne fait pas seulement un ou plusieurs tours au CAPA, chacun son tour. À chaque fois, c'est lui qui vous joue un tour lorsqu'il vous accueille. Je me suis donc décidé à questionner ce malentendu fondamental et positif, avec lequel se fait peut-être aussi l'accueil des patients au CAPA. Et me suis demandé si la psychanalyse n'y serait pas pour quelque chose et en quoi elle y serait impliquée.

\* ↑ Texte présenté le 29 mars 2025 à Paris lors de la journée d'étude « L'accueil psychanalytique » organisée par l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du Champ lacanien).

1. ↑ Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes à Paris.

*A priori*, on se dit que le « temps logique <sup>2</sup> » articule l'accueil psychanalytique : « l'instant » d'accueillir la parole, le « temps » pour la recueillir et le « moment » opportun d'intervenir pour l'entrée dans le discours analytique. Trois dimensions donc à l'entrée : une politique de l'accueil, un ancrage ; une éthique du recueil, un repérage ; et une clinique du motif à intervenir, un pointage. « Accueillir » serait s'activer pour tout un chacun dans le collectif. « Recueillir » convoquerait l'exigence éthique de s'y retrouver dans l'inconscient, avec l'appui d'un diagnostic différentiel. « Intervenir » impliquerait d'être attentif aux signes d'une toute première rectification subjective. Trois faces, peut-être, de l'opération analytique sur la parole : offrir et loger la parole, cerner et entériner la demande, trancher et trouver « motif à intervenir <sup>3</sup> ».

Mais comment ne pas être sensible à l'écart entre le tout premier appel au CAPA et la mise en fonction d'un sujet supposé savoir, associée à un symptôme proprement analytique ? Orienté par l'ouverture de l'inconscient, l'analyste a dès le départ la charge de « la moitié » du symptôme <sup>4</sup>. Mais dans quelle mesure le temps logique, où s'engage l'accueil psychanalytique, est-il impliqué et spécifié au CAPA par le cadre clinique ? J'ai donc réfléchi à ce que ce cadre peut accentuer dans la logique au tout début. Le dispositif n'y laisse-t-il pas une place pour le malentendu ?

Côté patient, il n'y a pas encore ou pas toujours, il y aura peut-être, une « position » de l'inconscient, bien affirmée, à ciel ouvert ou à bas bruit. Le sujet appelle plutôt avec une sorte de disposition. Un brouillard. Avec une « chose » à adresser ou à demander. Pas à quelqu'un de défini, mais quelque part. Dans un lieu, collectif et pris dans le social. Qui est un centre. Autour duquel gravite et se joue la partie. À suivre Baudelaire, l'œuvre esthétique est « n'importe où hors du monde <sup>5</sup> ». Comme celles de l'inconscient, les coordonnées de l'œuvre sociale d'un centre psychanalytique ne sont-elles pas davantage frontalières, entre-deux : dans le monde et, déjà, un peu en dehors ? La question posée à cet interstice est de savoir si la « chose » à dire ou la demande pour y trouver une place. Être au moins reçue, avant de savoir si elle sera recueillie ou reçue cinq sur cinq, puis trouvera une réponse. C'est la fonction du centre. Avec une offre, qui n'est pas que de savoir. Ledit « tout-venant » peut supposer un savoir à

2. ↑ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Cahiers d'art*, Paris, 1945, et dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 197-213.

3. ↑ J. Lacan, « La psychiatrie anglaise et la guerre », *L'Évolution psychiatrique*, fascicule III, Paris, 1947, p. 293-312, et dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 101-125.

4. ↑ J. Lacan, « La troisième », Rome, 1974.

5. ↑ C. Baudelaire, « Anywhere out of the world », dans *Petits poèmes en prose*, 1868.

ceux qui le recevront, une offre à partir d'un savoir, dont il ignore tout ou presque. Un centre, dans une « école » de psychanalyse, annonce il est vrai la couleur d'un savoir. Avec un premier malentendu possible, sur sa nature.

Mais ce qui est questionné ou espéré, n'est-ce pas, d'abord, la fonction de refuge d'un centre, quel qu'il soit ? Refuge, non pour un savoir rejeté ailleurs. Mais refuge, point de chute, pour dire ce qui se passe, que ça ne va pas ou ce qui ne va pas. En vue de s'en débarrasser ou de s'en trouver mieux, éviter la chute pour certains. Ce qui est supposé ou questionné, d'abord, est la disponibilité d'un rendez-vous pour formuler quelque chose. La question est située sur la possibilité, matérielle, de dire. Lorsque l'adresse trouve à s'incarner sur un consultant, n'est-ce pas une première opération anticipée sur la demande ? Où s'aménagent les premières surprises, toujours hasardeuses, d'un malentendu positif ? Cette prise plus fine dans le dispositif n'est-elle pas une incitation à préciser une première fois la demande ? Le rétrécissement du cadre vers le consultant n'ébauche-t-il pas, de façon anticipée, l'au-delà de la demande, par un premier déplacement ou décalage ?

On y devine une sorte de ralentissement dans le mouvement initial de la demande, qui dépassait le sujet et le poussait, dans une certaine urgence, vers un centre. Avant une nouvelle accélération, au moment de la rencontre. Une série de variations et d'ajustements minuscules donc, où des accrocs ne manquent pas de se présenter. Des achoppements par avance, par où le sujet se verrait au moins disposé à mesurer, encore confusément, qu'il y a quelque chose de lui qui est impliqué dans les écarts de sa conduite et de sa parole. Que ses difficultés lui sont propres. À ce titre, le fonctionnement du centre, aussi huilé soit-il, présenterait une première butée sur un mur d'escalade. Avec une première prise, saisissable par le passage du cadre général au particulier du consultant. Le ciblage, la décélération et l'accélération du mouvement de la demande inciteraient ainsi à passer de l'intention, s'adresser quelque part, à une forme d'attention. À son geste propre, à partir d'un premier appui.

Le non-paiement n'est-il pas un obstacle, un point d'achoppement supplémentaire ? Arrêt de la demande de payer ou de faire payer, dit-on ou lit-on souvent. Avec un malentendu fécond à dissiper, puisqu'il s'agit de payer en quelque façon. De s'impliquer, de se déplacer et d'y mettre du sien. Quoi qu'il en soit, on dira que j'ai esquissé l'effet de tout mécanisme collectif, les accrocs de tout circuit institutionnel. Qu'il faudrait encore repérer ce qui, dans le dispositif, permet de seulement entériner la demande, d'y répondre d'une non-réponse, qui met sur la sellette l'engagement du sujet vers autre chose.

Un patient l'affirmait sans hésiter : la confession au prêtre, aussi immédiatement efficace soit-elle, est sans rapport avec le fait de venir parler au CAPA. À l'église, on se confesse et puis on s'en va : « La confession marche à tous les coups, il y a une réponse de Dieu. Mais là, c'est différent. » Les aveux, les confidences libératrices, les confessions ou les *coming out*, on le sait, sont des expériences langagières fondamentales. Un sujet y cherche une voie pour se faire entendre, se faire reconnaître, se soulager d'un poids ou s'engager avec courage dans l'assomption de sa vérité. Des oreilles complices existent pour accueillir ce régime intense de la parole. Plus ou moins ajustées à la demande, à l'intention première ou à l'attente, elles ne réservent pas forcément mauvais accueil à la parole.

Qu'est-ce qui pourrait faire deviner autre chose ? Certains savent-ils sans le savoir que dire n'est pas seulement faire entendre et adresser un savoir déjà connu ? Quelle modalité d'accueil pourrait requérir un aveu différé ? Ni confession déposée, ni confiance à un proche, ni adresse à un analyste choisi ou recommandé, un autre circuit met la réticence à l'épreuve, la confronte à une parole retenue, interroge à chaque séance les conditions de la confiance. Comment recevoir cette défiance première et la faire parler, obtenir l'aveu d'un « péché », d'une « Chose » à peine susurrée ?

Certains ont l'air de savoir, eux, qu'au CAPA dans une école, on ne glisse pas une confession comme on le fait à confesse dans une église. Ou comme d'autres introduisent des messages griffonnés dans un mur de lamentations. N'est-ce pas néanmoins, dès le premier appel au CAPA, d'une toute première butée sur le mur du langage qu'il pourrait être question ?

## Abdel Mabrouki

### L'accueil psychanalytique : quelle logique \* ?

Qu'est-ce que l'accueil psychanalytique dans un centre destiné à cela ?

À l'instar de Lacan qui annonce qu'il entend engager le sujet (de « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ») du côté de l'analyste <sup>1</sup>, je pense qu'il est pertinent d'engager le sujet de l'accueil psychanalytique dans les CAP (centres d'accueil psychanalytique) du côté du clinicien. Ne serait-ce que parce que l'offre d'écoute est première par rapport à toute demande.

Je parlerai donc de mon expérience au centre d'accueil psychanalytique d'Orly pour définir le sujet.

J'ai commencé à intervenir au CAP d'Orly en septembre 2019. J'y suis allé armé de quelques convictions. Notamment qu'il n'y avait aucune raison théorique qui empêcherait de faire des cures analytiques dans un CAP. Et qu'un CAP à Orly est une chance de faire venir la psychanalyse chez des personnes socialement défavorisées.

Quand je suis arrivé, le paiement était bien établi depuis un certain temps. Il était adapté aux situations socio-économiques des patients et largement en dessous de ce qui se pratiquait dans le libéral. Et étant donné qu'une psychanalyse, ça se paie, il était clair qu'avec le temps on pouvait dire qu'au CAP d'Orly on pratiquait la psychanalyse et qu'on était analyste dans un lieu spécifique.

On peut se demander pourquoi on avait fait le choix du paiement. À mon avis, c'est la rareté d'une offre analytique sur le territoire d'Orly, le fait que les cliniciens n'avaient pas de cabinets à proximité pour transférer les patients, ainsi que la supposée difficulté d'une population socialement

\* ↑ Texte présenté le 29 mars 2025 à Paris lors de la journée d'étude « L'accueil psychanalytique » organisée par l'ACAP-CL (Association des centres d'accueil psychanalytique du Champ lacanien).

1. ↑ « C'est par le côté de l'analyste que nous entendions engager notre sujet », J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 586.

défavorisée pour se déplacer jusqu'à Paris ; tous ces éléments ont posé la question de la durée des suivis qui se sont trouvés prolongés. Et c'est la durée prolongée des suivis qui a posé la question du paiement afin d'éviter certains phénomènes liés au transfert. Aujourd'hui, je m'aperçois de la dimension imaginaire à parler d'une population en termes de groupe homogène. Et également la désorientation que cela induit de vouloir le bien de l'autre. En d'autres termes, je m'aperçois que la population d'Orly n'existe pas.

Et puis il y a eu un élément important et nouveau qui a eu des effets. À la suite du renouvellement de la convention entre l'ACAP-CL et la municipalité d'Orly, la gratuité a été clairement affirmée et le paiement est devenu impossible.

À partir de ce moment, a commencé à se poser pour moi une impossibilité double. Celle de faire payer les patients puisque c'était devenu illégal. Et celle de se penser psychanalyste puisqu'en plus du fait qu'il n'y a pas de psychanalyse gratuite, l'imposition de la gratuité par la mairie et l'ACAP-CL a mis en évidence que la psychanalyse ne peut pas exister dans un lieu où un tiers peut à tout moment intervenir dans le maniement du transfert.

Il a fallu du temps pour comprendre. J'ai consenti à voir les limites de l'ancienne organisation, notamment le fait que prolonger le suivi ne voulait pas dire être en analyse. Ensuite, j'ai expérimenté les limites de la gratuité, où je remarquais de mon côté une certaine résistance quand le suivi se prolongeait. Je mettais cette résistance de mon côté, car je ne peux pas dire jusqu'où certains patients pouvaient aller.

Nous avons souvent tendance à parler de l'importance de l'argent pour manier le transfert. Nous disons qu'il faut éviter de mettre en dette le sujet accueilli. Nous pouvons même aller dans certains CAP jusqu'à bricoler des solutions où l'argent peut trouver une certaine place et qu'on appelle des dons.

Mais nous oublions que le malaise avec la gratuité est souvent du côté du clinicien. L'argent est un objet pulsionnel, un plus-de-jouer qui peut venir voiler chez le sujet clinicien ce dont il ne veut rien savoir. Quand le suivi dans un CAP se prolonge et va au-delà de l'accueil, une question chez le clinicien peut commencer à se faire sentir, celle de ce que lui demande le sujet accueilli. Pourquoi ce sujet vient-il aux rendez-vous depuis des mois pour répéter la même plainte ? Est-ce que le fait qu'il ne paie pas participe à cette inertie ? Pourquoi cet autre sujet s'absente-t-il aux rendez-vous ? Quelle valeur donne-t-il à ce travail ? C'est là que le paiement peut représenter une fausse solution au malaise. L'argent peut servir à boucher le trou de ce réel, car il permet du point de vue du clinicien une certaine

pacification. Il a le sentiment que le patient cède une certaine jouissance et donne de la valeur au travail. Ce phénomène autour de la question « que me veut l'Autre » finit toujours par se poser chez le clinicien quand le suivi gratuit se prolonge. Le temps avant que cette question se pose ne peut pas être déterminé à l'avance, il dépend de chaque clinicien, probablement de son fantasme et du symptôme du sujet accueilli.

Alors, face à ce malaise, le terme accueil, qui est au centre du signifiant « centre d'accueil psychanalytique », ce petit « a » de l'acronyme « CAP », peut sortir le clinicien de ce tiraillement à vouloir faire l'impossible.

Une psychanalyse est un lien social à deux <sup>2</sup>, elle est impossible dans un lieu garanti par un Autre. Cet Autre peut prendre la forme de l'école qui soutient le clinicien en formation ; ou celle d'une institution de soin, d'une association, d'une municipalité, de l'Assurance maladie qui rembourse, etc., dans tous les cas, il s'agit d'un lien à trois où ce tiers pèse sur le maniement du transfert, sur le paiement, sur les horaires de réception... C'est pourquoi il me semble que ce que nous disons aujourd'hui des CAP est valable pour les institutions de manière générale. La psychanalyse en tant que lien social à deux est impossible dans ce type de cadre.

Donc, c'est par ce chemin que l'accueil psychanalytique limité dans le temps a émergé comme une évidence, une forme de consentement à cet impossible. Cela a rendu ma pratique d'accueil et d'écoute plus orientée par la psychanalyse que ce que je faisais auparavant, où la prolongation des suivis ne permettait pas cette coupure et maintenait les sujets dans un bla-bla infini et le clinicien noyé dans son envie de faire émerger une demande d'analyse.

La durée limitée de l'accueil a imprégné l'offre d'une forme de scansion, suscitant chez quelques-uns une libido analysante qui se met à courir derrière la vérité. C'est à ce moment-là qu'on peut considérer que l'accueil prend fin et qu'un autre cadre peut, éventuellement, prendre la relève, selon le désir des deux partenaires.

C'est donc ainsi que je suis arrivé à l'idée que nous ne faisons pas de cure analytique dans les CAP, y compris quand l'accueil se prolonge et espère faire entrer le sujet en analyse, et cela peu importe la nature de la demande et peu importe l'expérience du clinicien. Mais nous faisons dans les CAP quelque chose de très précieux ayant un grand lien avec le discours analytique : nous faisons de l'accueil psychanalytique. Et même si ce

2. ↑ « Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse », J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 518.

terme d'accueil ne semble pas convenir car pas très théoriquement correct, il signale que nous faisons un travail orienté par la psychanalyse et qui ne peut pas durer. Car, à durer, il bascule dans le soutien par la psychothérapie ou la substitution aux institutions de soins.

Pourtant, pendant cet accueil qui ne dure pas, deux phénomènes ou concepts analytiques peuvent se manifester, qui sont le transfert du côté du sujet accueilli, et l'interprétation du côté du clinicien. Parler de ces deux concepts pendant l'accueil psychanalytique tout en soutenant que nous ne faisons pas de psychanalyse dans les CAP peut sembler contradictoire. Mais cette contradiction s'explique par le fait que ces deux phénomènes ne s'attestent qu'une fois l'accueil terminé. C'est-à-dire qu'on repère qu'il y a eu transfert et interprétation analytique uniquement quand il y a passage au cabinet de l'analyste. Il ne peut pas y avoir de demande d'analyse sans qu'il y ait eu pendant l'accueil cette supposition de savoir attribuée au clinicien, et on ne peut qualifier ce transfert d'analytique qu'à la fin de l'accueil, c'est-à-dire quand il amène le sujet à repérer qu'il ne sait pas et à estimer que ce savoir qui manque mérite paiement. Non seulement en termes d'argent mais également de déplacement de son corps.

Du côté du clinicien, on n'est pas psychanalyste dans un CAP, mais il peut y avoir de l'analyste à travers l'interprétation. Celle-ci se repère par ses effets sur certains symptômes et inhibitions, et surtout par l'effet d'induire une demande de savoir en dehors du CAP.

Le transfert comme l'interprétation dans le cadre de l'accueil psychanalytique ne peuvent être qualifiés d'analytiques que s'ils produisent un désir de savoir chez l'éventuel futur analysant. Cependant, le passage au cabinet de l'analyste ne veut pas dire qu'il y aura forcément analyse, mais que le cadre n'empêchera pas sa possibilité.

Une question se pose concernant l'effet de la durée de l'accueil sur le transfert. Il faut certes du temps, mais il n'est pas le même pour tous. C'est pourquoi la durée de l'accueil n'est pas à poser en normes, elle est évidemment à prendre au un par un. La souplesse du dispositif permet de s'adapter au tout-venant mais également au processus de formation de chaque clinicien.

Autre question : l'annonce de la durée limitée de l'accueil lors de la première rencontre a-t-elle des effets sur la résistance et les peurs de certains sujets à commencer une analyse ? Ou, pour le dire autrement, la prolongation du suivi au-delà de l'accueil peut-elle aider à vaincre les résistances à l'analyse ?

Cette question m'évoque la manœuvre de Freud pour surmonter les résistances de « l'Homme aux loups ». Je le cite : « Je décidai, non sans me laisser conduire par de bons indices d'opportunité, que le traitement devait nécessairement être conclu pour une certaine échéance, à quelque étape qu'il fût parvenu. Cette échéance, j'étais décidé à la respecter ; le patient crut enfin à mon sérieux. Sous la pression impitoyable de l'assignation de cette échéance, sa résistance, sa fixation à l'état de maladie cédèrent et l'analyse fournit alors, dans un temps incomparablement court, tout le matériel qui rendit possibles la résolution de ses inhibitions et la suppression de ses symptômes <sup>3</sup>. »

Bien que Freud n'ait posé cette échéance qu'une fois assuré d'un transfert fort chez son patient, et qu'il s'agisse d'annoncer une échéance de fin d'analyse, ce qui n'est pas notre objet ici, je pense tout de même que l'annonce du principe d'un accueil limité dans le temps, et non d'une échéance, peut vaincre certaines peurs et pousser certains patients à entrer en analyse. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit d'une décision du sujet, influencée certes par la poussée pulsionnelle de son symptôme et par l'offre d'écoute du clinicien, mais qui fait appel à sa responsabilité et à sa capacité à prendre en charge ce qui lui arrive. Cette limite empêche une forme de répétition où le clinicien prendrait auprès du sujet la même place qu'ont souvent prise plusieurs autres avant lui. Je pense que prolonger longtemps le suivi au-delà de l'accueil est une manière de dire au patient qu'il peut y avoir un autre qui porte avec lui, voire à sa place, sa plainte et sa souffrance.

La limite met le sujet à une place où il doit décider de la suite à donner à sa démarche. Et la gratuité, qu'on pourrait soupçonner de créer des phénomènes d'inertie au travail, a en réalité des effets d'imposer au clinicien une limite à la durée de l'accueil. Limite qui produit stimulation et élan de travail.

Elle pousse également le clinicien à interroger sa pratique, à vérifier en quoi son écoute favorise le diagnostic de la structure psychique. En quoi identifie-t-elle la demande latente du sujet au-delà de sa demande manifeste ? Et en quoi cette écoute favorise-t-elle ensuite l'entrée en analyse de ceux qu'y consentent et pour lesquels le discours analytique est adapté ?

Alors une question vient à l'esprit. Qu'en est-il de ceux qui n'entrent pas en analyse ? Parfois, le temps de l'accueil peut suffire à traiter une urgence subjective ou un événement de la vie avec lequel on apprend à composer. D'autres patients peuvent être orientés vers la psychothérapie,

3. ↑ S. Freud, « À partir de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2008, p. 501.

les institutions de soins, les psychiatres en libéral, etc. Certains patients peuvent, après un certain temps depuis leur départ du CAP, revenir pour reformuler une nouvelle demande dans un autre cadre.

Une des clés de réussite du dispositif des CAP est de reconnaître ses limites, c'est-à-dire ce qu'il ne peut pas faire. Et l'accueil limité dans le temps est une manière de faire avec l'impossible du dispositif.

Je fais un lien entre les effets de l'accueil limité dans le temps et les effets de la séance à durée variable. Celle-ci ne favorise pas le bla-bla, elle oblige à aller droit au but, et à dire l'essentiel. L'analysant ne sait pas quand la porte de l'écoute se fermera. Il est au travail non seulement pendant mais également entre les séances, où il est constamment en train de condenser sa parole, afin qu'elle reflète en peu de mots l'essentiel de ce qui lui tient à cœur. L'accueil, quand il est limité, ne laisse pas le sujet dans la jouissance de déplier indéfiniment sa plainte et de construire des armures à son symptôme. Cela étant dit, il faut prêter à l'accueil scandé la même valeur et également la même vigilance que Lacan prête à la suspension de la séance quand il dit : « La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres détails, voire à ses échappatoires, comment il anticipe en la soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri <sup>4</sup>. »

Il en est de même pour la fin de l'accueil, qui doit être manié avec précaution comme une ponctuation dans le texte de l'accueilli. Cette ponctuation, si on suit Lacan, fixe le sens du texte, le bouleverse ou le renouvelle, et il faut veiller à ne pas altérer ce sens par une ponctuation fautive <sup>5</sup>.

Pour conclure, je dirai qu'au début de ma pratique au CAP d'Orly je pensais que la gratuité était une forme de charité qui allait à l'encontre de la doctrine lacanienne. Aujourd'hui, j'estime que la gratuité est nécessaire dans un cadre institutionnel comme celui des CAP, et c'est plutôt la prolongation des suivis qui peut relever de la charité.

C'est en cela que je pense que l'accueil psychanalytique a une logique, d'être gratuit et limité dans le temps. On ne peut pas le prolonger pour qu'il devienne un suivi car la gratuité l'empêche, et on ne peut pas le rendre payant car le cadre institutionnel ne permet pas le discours analytique.

4. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 313.

5. [↑](#) *Ibid.*

## BRÈVE

---

Nicolas Bendrihen

## Traversée du couple

À propos de

*L'Amour, le Sexe, la Psychanalyse*

*Variations sur le couple et le lien social*

de Sidi Askofaré \*

C'est une véritable traversée que nous offre Sidi Askofaré dans son ouvrage *L'Amour, le Sexe, la Psychanalyse*.

C'est d'abord une traversée dans le sérieux et la rigueur de son travail d'élaboration de ces dernières années : les articles, essais, conférences qui composent cet ouvrage nous immergent dans son travail sur ces – au moins – quinze dernières années.

Traversée transatlantique, également, car on lira avec bonheur ses textes prononcés au Brésil, en Colombie, et autres pays d'Amérique centrale et du Sud, où, peut-être plus qu'ailleurs, les questions brûlantes de la ségrégation, de l'exclusion (avec une remarquable définition de celle-ci, page 208) et du racisme trouvent une résonance toute particulière.

Traversée aussi à travers la psychologie, au sens de la traversée du miroir, car dans tous les concepts théoriques, toutes les notions, tous les phénomènes cliniques que manie Sidi Askofaré, à chaque fois c'est la *structure* qui est saisie derrière le comportement, la *structure* qui est mise en évidence derrière ce que la psychologie s'épuise à expliquer. Les pages consacrées à la jalousie sont à ce titre exemplaires.

Mais surtout, c'est une traversée qui nous invite à penser toutes les formes historiques et contemporaines du lien, cœur du livre, et question centrale, fondamentale pour Lacan selon l'auteur. Le couple y trouve ainsi

---

\* ↑ S. Askofaré, *L'Amour, le Sexe, la Psychanalyse, Variations sur le couple et sur le lien social*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, coll. « ... In Progress », 2024.

toute sa place, et particulièrement le couple analytique formé par l'analysant et l'analyste. Avec le talent qu'on lui connaît, Sidi Askofaré pose maintes fois, dans tous ses développements, la question de la possibilité future de ce couple – qui est la question de la présence de la psychanalyse dans le monde d'aujourd'hui et à venir. De la psychanalyse, pas des psychothérapies diverses qui s'accommodent parfaitement du discours de notre époque. Les pistes qu'il ouvre pour aller au-delà du constat, sans pessimisme facile, font respiration, bouffée d'air. Vivifiante lecture !

## *MARGINALIA*

---

## Marie-José Latour

### La geste de la parole

À la mémoire de Pierre Bruno,  
son séminaire « Parlé/écrit » résonne toujours  
près de cinquante ans plus tard.

Qu'il n'y ait pas de rapport qui puisse s'écrire entre le ballet *Giselle*, mis en scène par François Gremaud et interprété par Samantha Van Wissen, le personnage universellement connu et reconnu, créé et incarné par Charlie Chaplin, et la psychanalyse, n'élimine pas pour autant, entre eux, un certain point commun. La parole y a une place particulière : inouïe.

Un formidable documentaire de Gregory Monro, *Charlie Chaplin et « Les Temps modernes », La Voie du silence*<sup>1</sup>, nous fait partager ce moment où Charlie Chaplin, au sommet de sa carrière cinématographique, réalise après vingt-huit mois de production, en 1936, non pas son dernier film mais le dernier film où apparaît « Charlot », personnage créé en 1914.

Une décennie après l'avènement du parlant, ce sera *Les Temps modernes*, dont Chaplin commence le scénario en 1933. Un film muet où les seules voies entendues seront celles des puissants, retransmises par les machines qui ne permettent aucun échange. En contrepoint, dans une unique scène aussi poétique qu'inoubliable et subtile, on entendra la voix du célèbre vagabond. Filmée dans le plus grand secret, cette scène est un formidable pied de nez à la tyrannie du « parlant ».

Ce que  
l'inconscient  
démontre  
est tout autre  
chose,  
à savoir que  
la parole est  
obscurantiste.

J. Lacan

1. ↑ G. Monro, *Charlie Chaplin et « Les Temps modernes », La Voie du silence*, Arte France et Temps Noir, 2024.

Dans les affres de la Grande Dépression, le cinéma parlant vit une florissante jeunesse à Hollywood. Pressé d'abandonner le muet, sommé d'évoluer avec son époque, Chaplin cherche comment trouver à s'orienter dans ce qui ne sera plus jamais comme avant. Charlot ne parle pas. Chaplin doit-il le faire parler ? Comment ne pas trahir son engagement et continuer à « faire prime sur le marché » en faisant passer Charlot dans l'ère du parlant ? Quel genre de voix lui donner ?

Je parle avec  
mon corps,  
et ceci  
sans le savoir.

J. Lacan

Pour Chaplin, qui disait écrire avec la caméra, « la parole est ce qu'il y a de plus embarrassant », et il lui préfère la pantomime. À l'injonction de faire parler le cinéma, Chaplin va répondre, dans une scène mémorable, avec un charabia aussi insensé qu'évocateur, inventant ainsi la pantomime parlante. La chanson de geste n'aura jamais mieux porté son nom que cette toute première fois, qui sera aussi la dernière, où le monde entend la voix de Charlot. « Chante ! Dis n'importe quoi. » D'accord, semble dire Charlot, allons-y pour le son, mais ce sera sans la signification. Pour ceux qui aiment à réduire les écarts plutôt que les creuser, il sera rappelé dans les consignes de la postproduction pour la distribution internationale du film : « Attention ! Très important, M<sup>r</sup> Chaplin chante une chanson dans une langue "fictive" (aucune traduction nécessaire). »

Ce n'est pas tant la parole que Chaplin tourne ici en dérision, qu'un usage qui voudrait en effacer les portées artistique et politique. N'est-ce pas cette même portée poétique que la psychanalyse prend à son compte quand il s'agit de faire en sorte qu'advienne une parole qui ne recule pas devant ce qu'elle porte avec elle d'inouï ?

Jacques Lacan, qui a fait grand cas du mystère du corps parlant, n'a pas dû manquer de lire, dans *Le Neveu de Rameau*, cet éloge que Diderot fait de la pantomime, « la nuit avec ses ténèbres, [...] l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons », où se déploie remarquablement cette propriété de la parole de faire entendre ce qu'elle ne dit pas, saluée à l'aube de son enseignement.

Il y a quelque chose dont on est tout à fait surpris que ça ne serve pas plus le corps comme tel – c'est la danse. Ça permettrait d'écrire un peu différemment le terme de *condensation*.

J. Lacan

Faisons le pari qu'il aurait goûté la mise en scène par François Gremaud de ce qui est considéré comme le chef-d'œuvre du ballet romantique. Le livret de *Giselle*, écrit par Théophile Gautier pour une danseuse qu'il aimait, a été présenté pour la première fois à Paris en 1841. Deux siècles plus tard, un metteur en scène, qui place son travail dans la filiation de l'Oulipo, confie à une danseuse de le raconter à « sa façon ».

Samantha Van Wissen, qu'on pourrait traduire du néerlandais comme « Samantha d'effacement », porte bien plus qu'un récit. N'est-ce pas un dire qu'elle mime ? Avec une élégante jubilation, elle nous remet en mémoire que le ballet n'a pas toujours été un genre en soi. Molière nous a laissé pas moins de douze comédies-ballets, où la danse a plus d'importance que le texte. Il faudra attendre le début du XIX<sup>e</sup> siècle pour que de « longs poèmes s'écrivent avec des ronds de jambe et des ondulations de bras », comme l'écrit Gautier. Dans un ballet, il n'y a pas de paroles échangées. C'est à la pantomime, appuyée sur ou par la musique, que revient de dire l'état des personnages et le déroulement de l'intrigue.

Ainsi, « Loys enlace à nouveau délicatement le bras de Giselle, et avec un simple détour de la tête, elle semble demander "Mais puis-je faire confiance à ton amour ?" – tout en pantomime <sup>2</sup>. » Aujourd'hui, poursuit « la façon de comédienne-danseuse », on a perdu cette affinité avec la pantomime, qui sait pourtant si bien évoquer la dimension tragique de la parole. Samantha Van Wissen, à force de danse et de pantomime, creuse le trouble entre le personnage et l'interprète.

Saluons ce trouble fécond quand il sert ce que la parole fait surgir d'inouï sans le confondre avec le sonore.

2. ↑ F. Gremaud, *Giselle...*, Lausanne, 2b Company, 2024.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien  
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*  
de rédiger une brève (une demi-page maximum)  
sur un point qui a retenu leur attention  
dans un des livres parus aux ENCL  
et qui sera mise en ligne  
sur le site des Éditions Nouvelles :  
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>  
Merci d'adresser vos contributions à :  
[contact@editionsnouvelleschamplacanian.com](mailto:contact@editionsnouvelleschamplacanian.com)

---

# Bulletin d'abonnement

## au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 108 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

### Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Pour les numéros de l'année en cours : 12 € (frais de port compris).

Du n° 4 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 30 €

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 4,35 € – 2 ou 3 exemplaires : 6,51 € – 4 ou 5 exemplaires : 8,27 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)